



cioran

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

E.M. Cioran
Bréviaire
des
vaincus
II



L'Herne

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE L'HERNE

Lettres Cioran/Guerne (1961-1978), 2011

Transfiguration de la Roumanie, 2009

De la France, 2009

Valéry face à ses idoles, 1970 ; 2006

Des larmes et des saints, 1986 ; 2002

Sur les cimes du désespoir, 1990

Le crépuscule des pensées, 1991

Tous droits réservés

© Éditions de L'Herne, 2011

22, rue Mazarine 75006 Paris

lherne@lherne.com

E.M. CIORAN

BRÉVIAIRE DES VAINCUS

II

*Traduction du roumain par
Gina Puica et Vincent Piednoir*

L'Herne

Le *Bréviaire des vaincus* fait partie de ces œuvres marquées par une étrange destinée. Cioran le compose pendant la guerre, en roumain, dans le décor de ce Paris occupé où il n'a pas encore pris la décision d'écrire en français. À l'époque, sait-il seulement qu'il s'apprête à quitter *pour toujours* son pays natal, à épouser cette condition de « métèque » dont il tirera malicieusement orgueil, plus tard ? Le présent, c'est alors pour lui le prosaïsme des nécessités vitales, l'équivoque identitaire – au milieu de la violence et de l'incertitude ambiantes. Mais c'est aussi, sur le plan de la création littéraire, la langue maternelle, cette langue qu'il s'ingénie plus que jamais à explorer, à malmenier, à *faire parler* – comme s'il pressentait qu'un improbable adieu se tramait là. Essayons donc d'imaginer un instant le Cioran de ces années : il habite – ainsi qu'on pouvait encore le faire jadis – dans des chambres d'hôtel ou bien dans des foyers ; il patiente chaque jour parmi les files d'étudiants – « étudiant » lui-même – pour se nourrir et bénéficier de l'accès à la Bibliothèque ; il vit de ce peu matériel et affectif, de cette *pauvreté* chère aux grands sages dont il partage l'opiniâtreté, sinon la solitude ; et, alors même qu'en Roumanie il a déjà publié cinq volumes passablement enragés, que, très éphémère professeur de philosophie, il a dispensé à ses élèves de singuliers enseignements tels celui-ci : « L'éthique n'existe pas »⁽¹⁾, – il est affublé d'une réputation qui dans nos contrées ne le précède... ni en bien, ni en mal. C'est en effet un inconnu, un anonyme pris dans les rets de la fatalité historique que nous nous figurons à sa table de travail : fixant ses obsessions au gré d'un idiome qui les encourage, excogitant de venimeuses formules à l'adresse de l'univers, il procède également au bilan amer de ce qu'a été son existence maintenant trentenaire – et, armé de la seule ambition du désespoir, lorgne vers un lendemain d'autant plus angoissant qu'il persiste dans son mutisme. En somme, Cioran se situe à un carrefour essentiel de sa vie : entre un passé incendiaire et un avenir calciné. Dans un présent de cendres déjà froides.

Oui, le *Bréviaire* connut un curieux sort, lié au contexte même dans lequel Cioran l'élabora ; un sort qui, en outre, témoigne implicitement de ce que l'essayiste était à ce moment-là sur le point d'initier : sa flamboyante conquête du français. Car si ce livre – le dernier rédigé en roumain⁽²⁾ – fut sans doute d'abord voué à la publication, il demeura à l'abri des regards durant quelque quarante ans... Fut-il volontairement « oublié » par son auteur ? C'est probable. Ni plus ni moins, cependant, que la plupart de ses autres productions de jeunesse. À Aurel – son frère, qui avait commencé à mettre le manuscrit original au propre – Cioran écrit, en novembre 1975 : « Merci pour la peine que tu as prise pour transcrire mes divagations plus ou moins juvéniles. Je possède une version un peu améliorée de

cet *Îndreptar*, que je n'aime plus du tout. C'est fâcheusement lyrique, et franchement démodé comme ton. Je te donne le conseil de détruire tout ça. C'est ce que je pense faire de tous mes manuscrits roumains. Il ne faut pas qu'il en reste la moindre trace. »

Fort heureusement, le « conseil » ne sera pas suivi...

En 1993, après une édition roumaine chez Humanitas, Alain Paruit offrit une magnifique *version française* de ce *Bréviaire*, que Cioran avait d'ailleurs jugé, en octobre 1963, « illisible, inutilisable, impubliable ». Néanmoins, si le grand traducteur contribua ainsi largement à sortir du néant l'œuvre-charnière du penseur – accomplissant un véritable exploit, sous l'œil complice de Cioran – il ignorait alors l'existence d'une seconde partie, découverte seulement après la mort de l'écrivain, en 1995.

Cette seconde partie, la voici. Contrairement à la première, elle n'a pas eu l'heur ou l'honneur d'être « améliorée », peaufinée. Elle a certes été retouchée par endroits – comme le montrent les ratures nombreuses dont le manuscrit est parsemé – mais elle n'a pas, selon nous, fait l'objet d'une réécriture en profondeur. Aussi a-t-elle gardé, en dépit d'irréductibles zones d'ombre frisant quelquefois le délire, toute la fraîcheur d'une inspiration vigoureuse, gorgée d'immédiateté. Imprégnée du même souffle que sa désormais célèbre moitié, elle enregistre les oscillations d'un moi qui se cherche, s'échappe, aspire sans cesse à s'affirmer – fût-ce dans l'excès ou le paroxysme de la contradiction. Véritable « journal » de l'esprit de Cioran, elle sonde – souvent avec poésie, parfois avec lyrisme – les nuances d'un désespoir *unique*, porté par la « malchance » d'être né roumain, impuissant à accepter les limites de la raison comme celles de l'amour, interrogeant sans répit Dieu et sa possible absence, mais saluant encore « le charme fou de l'irréparable » pour puiser enfin dans la musique un antidote efficace contre l'ennui, ce « triomphe absolu de l'Identité ».

« Le devoir de celui qui écrit n'est-il pas de se trancher les veines sur la page blanche, de faire ainsi cesser le supplice des mondes informulés ? » se demande Cioran.

Nul doute que tel fut, ici encore, son unique souci.

* * *

Quelques mots, pour terminer, au sujet de la démarche qui a présidé à ce travail de traduction.

Le statut particulier du *Bréviaire* n'a pas facilité notre tâche ; et ce, pour deux raisons essentiellement. D'abord, l'œuvre représente – tant par sa situation temporelle que son contenu – une sorte d'articulation entre les écrits de langue roumaine et ceux de langue française ; or cette « fonction », issue d'une perception rétrospective, ne pouvait pas

ne pas exiger de notre part une réflexion, sans cesse reprise, sur les risques d'une transposition hasardeuse, impraticable et finalement dérisoire : car le *Bréviaire* est encore à maints égards *Îndreptar* ou *Breviar*(3) – bien avant que d'être un parent, voire un aîné du *Précis de décomposition*... Par ailleurs, restée longtemps inédite, cette suite n'a jamais été revue par l'auteur dans l'optique d'une publication : n'ayant pas eu, et pour cause, la chance de consulter directement l'écrivain afin d'obtenir de lui conseils, éclaircissements ou amendements (comme ce fut le cas pour la plupart des traductions précédentes de Cioran), nous avons été confrontés, presque à chaque phrase, au difficile problème d'estimer quelles *devaient* être nos limites et quelles *pouvaient* être nos marges de manœuvre.

Certes, toute traduction rencontre peu ou prou cette question ; mais avec Cioran, le fil qui sépare la fidélité de son contraire est singulièrement ténu : sur-traduire (franciser et rationaliser plus que nécessaire un texte dense et volontiers débraillé) ou, à l'inverse, sous-traduire (pratiquer un mot-à-mot de mauvais aloi, forcément irrévérencieux à l'endroit de l'auteur) – telle fut notre double crainte.

Il y aurait beaucoup à dire en réalité. Ajoutons simplement que nous nous sommes appliqués, autant que possible, à respecter le principe de cette traduction idéale que prônait Antoine Berman, une traduction « éthique, poétique et pensante »(4), c'est-à-dire, dans notre cas, consciente du potentiel d'accueil et d'expansion du français, mais attentive à préserver la logique spécifique du roumain dont se servait Cioran lorsqu'il rédigeait le *Bréviaire des vaincus*.

G. P. et V. P.

L'assassin a frappé tout ce qui comptait à ses yeux, profané ses idoles, dominé ses adorations – et pourtant il se retrouve victime. Il a voulu répandre le sang : seul le sien a coulé. Il s'est frappé lui-même, le poignard s'est planté dans son cœur. Bourreau de ses instants, il n'a atteint personne. On le croyait méchant et impitoyable alors que lui, rongé par le besoin de s'attendrir, se prenait en pitié et déplorait en silence l'ampleur de sa malchance.

Des larmes de femme ont coulé. Mais pour lui seul la séparation est douloureuse. Craignant le bonheur, il tue le paradis de l'amour. Redoutant l'excès de la bonne fortune, il s'en va. Et lorsqu'elle le qualifie de misérable, d'hypocrite ou de gamin, lui seul aime encore. Elle, elle devient cruelle.

Qu'en savent-elles, les joues d'Ève...

* * *

De la malchance. Si le plus lourd du sang valaque ne coulait en mes veines, je ne connaîtrais la malchance que par introspection. J'ignorerais celle qui existe objectivement. Le hasard a voulu qu'un peuple l'incarne, qu'il donne un sens historique à cette illusion métaphysique. Un pays où, de concept, la malchance est devenue idée concrète. Elle *s'étale* – et c'est comme si nous la touchions... Elle est nôtre, elle nous appartient en propre. Ironiques et dévots, nous ne répudions pas ce bien : nous le cherchons. Le *dor*(5) lui-même n'en est qu'une vague approximation, sa formule poétique.

Au pays des Roumains, rien ne réussit. Tout se passe autrement. Notre manque de chance est une poésie sans rythme, un chant antérieur à l'inspiration, l'ébauche d'une impossible mélodie. Un hymne négatif, voilà notre vie. Il ne pénètre pas l'espace : il s'émousse, tel un parfum ou une puanteur d'absurde, au contact de vibrations venues de nulle part.

Ceux qui meurent – meurent pour personne. Sur ou sous la terre, le héros est seul. Son sang féconde d'autres mondes, car dans nos cœurs, sans passé ni avenir, il s'asséchera. Même le *virtuel* est pour nous un idéal.

Ici, personne n'est voué à s'accomplir. Par la parole, nous avons sans cesse différé l'acte. La *doina* et le *dor* ne sont que *peur de l'acte*, crainte de faire advenir quelque chose en notre présence... Il y a trop de nuages entre le ciel et nous.

Un mal étreint nos entrailles. C'est le mal du déficit d'existence, le

mal du *vouloir* sans volonté, de l'aspiration sans objet, de l'aspiration pure. C'est la mélancolie du devenir. Les instants fondent, ploient et s'étirent – faute de grâce. Où le temps pour-rait-il nous mener quand nous ne sommes pas suffisamment forts pour le supporter ? Il nous opprime sans pitié, cependant que, victimes éternelles, rejetés en marge de toute destinée, nous nous livrons à lui en pâture.

Parmi les peuples malades, nous sommes les plus malades. Malades d'une santé stérile. Notre surplus de vitalité, dépourvue de direction et d'avenir, nous fait endurer ce trop-plein comme une défaillance. Les paysans ? Des bergers décadents. Les princes ? Des bavards sceptiques. Qui, parmi eux, sera assez inspiré pour désirer la mort afin d'échapper à la persécution du supplice général ? – Autant tous mourir, plutôt que représenter si peu ! Enflammons nos cœurs, brûlons nos visions, rachetons-nous par une digne mort ! Que l'espace gémissse sous le tourbillon du sang inconsolé ! Si du moins nous léguions une tache pleine d'éclat, telle une exhortation à l'adresse de ceux qui, un jour, pourraient nous ressembler ! Ce que nous sommes et ce que nous avons été, nous ne pouvons plus l'être.

Avec nonchalance, nous nous sommes vautrés dans la fange d'une fatalité vague – incapables de nous établir dans le temps, nous nous sommes épris d'un destin à rebours. Le plaisir négatif d'être valaque, nous l'avons élevé à la hauteur d'une mission. Nulle métamorphose de la terre ne saurait te dispenser d'être ce que tu es. Le ciel même ne pourrait t'affranchir d'être valaque. Sous toutes les latitudes, flotte l'oriflamme balkanique de l'âme. — Dès lors, pourquoi te dérober encore ? Pourquoi ne pas te confier à l'incurable maladie, quand tu n'as pas où fuir la Valachie du cœur ?

L'errance dans l'indéfini est notre marque à tous. Nul paradis, et nulle soif de celui-ci. Une nostalgie qui n'a d'infini que son inaccomplissement. Voici tout ce qui, en nous, est positif : nous avons transformé la malchance en charme. Nous avons donné un sens vivant à la négation. Nous nous complaisons dans l'abandon. En lui seul nous sommes créateurs. Le mal est notre sens ascendant ; la défaite, notre élévation. Un être inaccompli, tel est le Roumain.

Hors la malchance, tout est virtuel en nous.

Les Carpates, comme un paysage de mépris au-dessus des affres d'en bas, veillent les malheurs.

Les peuples sont seuls ; nous sommes seuls, nous, depuis l'éternité. Errants, le dos lesté de glèbe, nous n'avons où aller et, d'ailleurs, nous serions incapables d'aller nulle part. Notre halte se situe entre la nostalgie et la raillerie. Quant à notre travail : tracer des sillons sous un ciel sans ciel. C'est la poésie négative d'un infini minuscule..., celle d'un pays de peine et de madrigal.

Nous avons épuisé nos forces originelles dans le désir. Existe-t-il au monde chant plus douloureusement débordant de voix pour exprimer l'échec dans le temps ? Notre poésie traditionnelle est un soupir collectif d'impuissance : son manque de majesté la rend presque majestueuse. Vers quoi le désir immanent à la petite rime bucolique nous entraîne-t-il – et vers qui ? Comme je comprends cette poésie quand rien ni personne ne me manque ! C'est le regret de l'homme de n'être pas plante, c'est la nostalgie de l'enracinement inconscient dans la nature, la lamentation de l'*étranger* à l'existence. Dès la naissance, nous portons en nous la peur du monde – et si la nature nous avait placés aux confins des mers, nous n'aurions pas endossé la touloupe pour y rêver à d'autres contrées. Notre mal n'est pas l'aventure ; notre mal, ce sont les jérémiades de l'individu qui a quitté le sein de sa mère, c'est le désir d'une terre paisible, pareille au destin que nulle intelligence n'altère.

Nos rêves n'ont pas réclamé le monde ; ils n'en ont pas été assoiffés. Ils ont couvé à sa frontière, sur le point d'accoucher d'un immédiat quelconque. Un pays né *par accident*, sans nécessité ; grand par le malheur, infini par son absence. La malchance est le produit du hasard ; c'est l'expression de la *volonté* du sort – sur laquelle, nous-mêmes issus du hasard et misérables prétextes d'un échec temporel, nous n'avons aucune prise. La conscience du naufrage est le noyau spirituel du Valaque. Aussi sa contribution à la diversité du genre humain est-elle absolument neuve. Adam n'ayant pas abouti, notre apparition en est l'exemple le plus remarquable depuis la Création. Nous posons à nouveau le problème de l'homme et du non-homme. Nous le posons *collectivement*. Peut-être aurons-nous ainsi un destin plus enviable !

Ce n'est pas en vain que nous sommes le pays de l'*inaccomplissement*...

Le devoir de celui qui écrit n'est-il pas de se trancher les veines sur la page blanche, de faire ainsi cesser le supplice des mondes informulés ?

Le verbe est né de la douleur. Mais il lui fut inutile. Et la douleur perpétue son propre manque de fondement...

Incapables d'aucune révélation. Si nous parlons des terribles bruissements de la chair et de l'esprit, c'est pour que les autres ne les comprennent pas. Notre confession nous dissimule. Si un seul frisson s'animait, les astres quitteraient le ciel et s'étendraient tel un baume sur les blessures du corps et de l'esprit. Mais on ne crie pas sa peur

sans risquer sa raison. Face à l'absolu, la folie est le seul acte sincère. *Quelque part*, nous sommes tous des insensés. L'air que nous respirons est un hospice où la raison entretient de fausses éclaircies. Dans le monde, les ténèbres ne sont pas l'improbable ; elles sont la certitude de nos os. La nuit gémit dans leur moelle et dans celle des pensées. La lumière rend l'âme dans les chevilles, dans le crâne. Et tandis qu'elle vacille, quelqu'un tourne l'ultime page de l'esprit.

Ce qui se passe entre les hommes, en bien ou en mal, se réduit à la peur de la solitude. C'est d'elle que procèdent l'amour et le crime, Dieu et le Diable, les institutions et l'anarchie. Nul ne se supporte jusqu'au bout. L'esprit doit être coupé en deux ; les émotions, partagées ; les frissons, exprimés. Nous aimons par besoin que quelqu'un nous *connaisse jusqu'au bout*, par désir d'échapper à notre propre intimité, par peur que, sans témoin, la pensée ne s'élève verticalement au ciel pour, ensuite, s'effondrer sans écho. Face au désert du cœur, une compagnie funèbre semble un concert. Dans les yeux de la femme, nous lisons questions ou réponses, comme si nous étions nés du dialogue ou pour le dialogue.

Ainsi s'inaugure notre existence : nous interrogeons nos parents. Mais que pourraient-ils bien répondre ? Ensuite nos voisins, nos amis. Avec eux, c'est pareil. Nos amantes ? Ce n'est pas mieux. En amour, nous avons l'illusion d'une réponse... Si la femme pouvait nous *dire* tout ce qui tremble dans notre attente, c'est dans l'amour que nous nous accomplirions et ainsi notre marche incertaine prendrait fin. Cependant, nous poursuivons notre chemin.

Tu interrogues Dieu. Pourquoi ne nous sauverait-il pas pour toujours ? Il se tait. Il se tait tellement ! Les étendues n'ont répondu à l'homme que pour prolonger l'écho de son gémissement. Car dans l'espace ne coexistent pas les objets, mais les soupirs. Effrayé par lui-même, l'homme fuit dans l'immensité, cherchant ses frères d'épouvante. Chaque individu est un camarade d'inconsolation. Quand nous tendons la main à quelqu'un, nous y déposons une partie du fardeau de notre inquiétude. Ce n'est pas animés d'une joie pure que nous la lui serrons, mais de cette complicité qui lie deux solitudes. Lorsque nous sourions à quelqu'un, nous nous reposons de notre isolement ; par ce sourire, destiné à ceux qui connaissent le même sort, nous soulageons notre condition.

L'être vit sous la malédiction de ne pouvoir rencontrer totalement personne. Quand survient l'exception, la victoire se mue en échec. L'amour ne supprime pas – *dans la vie* – l'individuation. L'amour demeure le point d'interrogation le plus grave – et les amants, des

victimes de l'impossible. Ils expient l'audace d'avoir occis la malédiction originelle de la créature.

En aimant passionnément, sans borne, tu *risques* ta vie : car tu surpasses tes limites. Or, la nature ne veut que des individus, qu'une bande de solitaires dont elle provoque un instant la rencontre et, ensuite, la désunion.

Notre front porte la marque de la solitude – rien au monde ne l'effacera, sans contrepartie. Nous sommes des créatures errantes : les lois de l'univers veilleront à ce qu'aucun legs ne subsiste. Le déshéritement de l'homme est l'identité avec soi ; le sens de l'expulsion du paradis, sa chute en lui-même. L'homme s'est découvert seul. Il ne l'est pas *par châtement*, mais parce qu'il *est*. La solitude est le sens premier de l'être ; puisque l'être est seul, il est malédiction. Au paradis, nous n'*étions* pas. C'est pourquoi nous nous rencontrions tous si facilement..., c'est pourquoi nous étions *tous* !

* * *

Seigneur, dans ton univers, moi, je ne perçois que le froid ! Et pour toute chaleur je n'ai que mes idées, leur gel brûlant, leur brise polaire, – l'hospitalité du sang face au glacier cosmique.

Afin de nous en protéger, tu nous envoies la femme. Abasourdis par ton invention, nous chancelons de nos berceaux abstraits vers de trop concrètes couches pour oublier, entre deux bras, le frisson glacial de l'existence. Nous tentons d'adoucir, dans les yeux faux de ton envoûtante créature déchue, notre cruel isolement. N'importe où, sauf en nous : telle est notre devise. Et dès lors, en ta réprouvée, nous nous dépouillons de nous-mêmes.

Tu n'offres à l'homme ni la force du rocher, ni la puissance de l'altière solitude. Ses muscles, ses pensées ne se tendent que lorsqu'il convoite les parfums connus et inconnus de la néfaste créature : en elle, nous croyons guérir du froid de l'existence et cependant, passé le fugace instant d'un feu trompeur, nous nous réveillons dans la glace inexorable, sans nul refuge, grelottant plus cruellement encore.

Sans amour, tout est rien. Mais où est cet amour supposé nous guérir à jamais de nous-mêmes ? Eve est absente. Son péché ne prodigue pas assez de chaleur, ses seins ne sont pas un foyer pour notre cœur nordique et ses membres n'ont, pour les Sibéries de notre chair pensante, rien des incandescences tropicales.

Tu la crées à notre mesure, non pour notre salut. Trop peu brûlant, son venin satisfait quelques besoins, tandis que notre matière abrite le froid de la matière même. Eve, tu ne l'as pas conçue à l'image du soleil : tu l'as tirée de notre froideur !

À quel point tu es putrescible, à quel point la conscience est présente dans les frissons de la chair – tu ne le sens jamais aussi bien qu’auprès de la femme. L’Homme jadis persécuté par l’absolu constate partout son incompetence dans la vie. Il n’a pas de rôle à jouer dans la stabilité du monde, car nulle tentation n’est suffisamment forte pour le soustraire à sa croix. Il ne peut être qu’un pitre.

L’absolu ronge la moelle. Aux réflexes, il concède d’amères voluptés prolongées ; aux instincts, il dispense un baume mélodique qui les change en musique de la chair. L’amour alors se perd dans une fureur lunaire ; l’Astre ne gémit pas dans le sang : le sang rêve et, tel une pause dans l’amour, le rêve grandit.

Entre une Bible et un Poignard, mordre l’éternel féminin...

* * *

Frappé de stérilité sous tous les soleils, sous toutes les ombres... Est-ce la nature qui a échoué ? Ou bien le sang ? Ou que sais-je encore ? Une folie claire et inféconde, une folie sans ailes. Je suis occis par l’Identité.

J’ouvre la carte. L’océan me console. Que ne puis-je embarquer pour de vagues Açores, y bercer les îles moribondes de mon esprit ! Que ne puis-je raviver celles-ci dans l’onde de bleu et d’avenir ! Car le temps ne s’ébranle que sur les mers. La terre n’a ni avenir, ni ailleurs propices à la fuite.

L’homme a été précipité dans le monde. Seul, vide, par le désir il adoucit son oisiveté. Un animal qui veut partir, sans cesse inassouvi, rêvant d’océans dans des pièces étriquées, brisant des murs avec les armes de l’ennui. L’univers est une entrave à son agitation. Ce qu’il veut ? Il veut *dehors*, éternellement dehors... Et la soif le projette par la pensée hors de l’univers... Mais qu’il s’en aille, qu’il s’en aille donc vers quelque ciel nouveau ! Sinon, que l’abîme monotone de son esprit soit dévoré par les gouffres !

* * *

Mon Dieu, répands de la musique sur ton univers ! Ne nous abandonne pas, en proie au mutisme où fermente le spleen de la matière. Constelle d’accords sans fin la quiétude de l’espace, pour qu’ils s’unissent au silence. Donne voix à la lumière et à son insouciance, secoue le repos des éléments, diffuse, sur les étendues

absentes, le souffle sonore qui tresse nos vibrations irrésolues. Fais parler l'instant ; prête parole à la respiration... Seule à seule, la pensée ne s'entretient pas sans danger : à force de se refléter elle-même, elle a écosé le doux mystère de l'espoir et le frisson s'est oxydé.

En quête d'autres mélodies nous avons sillonné le monde, mais aucun de tes lieux n'entonnait le chant des sirènes. Pourquoi n'as-tu pas abreuvé de sons éphémères les rases campagnes et les mers ? Pourquoi n'as-tu pas gorgé les plaines de lamentations oppressantes ? La musique alors nous eût aveuglés et, oubliant les paysages du chagrin, notre amertume se fût nimbée de chants. Pourquoi le temps n'a-t-il pas de voix ? Pourquoi ne chante-t-il pas ?

Notre vacuité même est un écueil. Ne prends-tu pas pitié ? Disposer de ses instants, en être maître et y demeurer sans profit, – comprends-tu, par-delà le temps, le supplice du temps ? Dépourvus de vocation, tu nous as livrés à son écoulement ; tu as fait naître en nous la passion du questionnement. Faire couler la sueur de notre front : voilà notre avenir ! Mais quand elle ne sèche pas ? Mais quand nous ne voulons plus suer ? La vacuité, alors, se prélassa entre toi et nous – avec son ombre, l'Ennui.

Puisses-tu le dissiper, avant que l'impatience ne fasse son bûcher de quelque hurlement dissonant : voilà notre prière.

* * *

Ériger la contestation en art ne signifie pas devenir méchant, quoique la méchanceté – *au sein des idées* – soit loin d'être un vice. Par la méchanceté théorique, on accède à une présence plus intense.

En contestant le réel, on s'approche peu à peu de régions vaguement existantes, donc pures. L'être se purge sous l'œil implacable. La voie la plus courte vers la pureté est la négation. La mystique – suprême effort vers la *pureté* – est une technique de la négation, un procédé intérieur du refus, une purification de la prétendue existence, un effort vertical du venin.

La négation est le poison spirituel qui désintoxique de l'univers, qui permet de le retrouver autrement et ailleurs. Sur le plan métaphysique, c'est la soif d'*autre chose*. La méchanceté filtre l'univers, le réduit à *notre goût*. L'esprit est un suprême caprice, la liberté de transformer le réel en prétexte. Et de qui d'autre l'esprit provoquerait-il la chute, sinon de cet univers, victime de ses humeurs ? L'inspiration *dans le mal* est la source de notre supériorité.

Penser, c'est méditer le désastre.

L'esprit n'a pas poli ses outils par appât du gain. Sa démarche destructrice engendre sa satisfaction, sa grandeur. À quoi bon cueillir

et cristalliser de médiocres formes ? Il progresse sans s'attendrir, tandis que les êtres se retirent. Comparés à l'audace qu'il déploie dans les affaires de l'être, les sales dieux de la mythologie sont de candides enfants. Après son passage, tout n'est que ruines – ce sont pourtant ses plus beaux *palais*. Il puise son éclat parmi les débris de l'homme, cet architecte d'un avenir hostile. Mais lorsque le soleil aura perdu sa chaleur, l'esprit découvrira son symbole matériel : une lumière dépourvue de vie.

L'ennui est le triomphe absolu de l'Identité. Dans son immobilité, l'éternuement lui-même fait figure d'événement.

Le corps ne veut plus continuer. Voilà le grand ennemi, l'hydre de notre devenir ! Il nous est si proche que nous allons jusqu'à croire ne faire qu'un avec lui... Il mine notre confiance : son obstination, étouffant le bouillonnement intérieur de notre avenir, sape tout présent porteur de lendemains. Le corps est notre servitude ; les membres sont les marges visibles de l'Idée. La maladie lève en lui. Pour oublier l'immédiateté cruelle, impitoyable, qui lui est propre, nous combattons ses abstractions et autres moulins à vent drolatiques. Nous nous croyons épiés par des fatalités, subjugués par le Destin alors qu'il est ici, en nous, dans les membres et dans la moelle, dans les articulations et dans les veines, là où s'agitent – hideuses, souterraines – les puissances aveugles de notre inexorable usure. La charogne – dont la santé nous sépare – commence à nous troubler, à manifester instamment sa présence, à nous entraîner vers le Rien où elle nous abandonne enfin, sans défense. Elle est la négation de l'Avenir, l'injure déclarée de notre essence : c'est grâce à elle que la mort a pu brandir sa tête à l'intérieur de l'univers... Si nous lorgnons l'infini, c'est pour ne pas palper directement la pourriture, pour ne pas sentir l'anéantissement de notre chair. Dieu nous protège du cadavre immanent et, par ciel interposé, nous fuyons les évidences de la décomposition. – Avoir un corps, *savoir* son corps : peut-on imaginer drame plus impérieux ? On le sent certes dans l'amour et, néanmoins, on ne le sent véritablement que dans la maladie. Qui ne l'a pas éprouvée n'a connu son corps qu'à travers un miroir. Nous agissons les bras pour nous tromper, nous convaincre de notre droit sur le temps alors qu'ils sont – avec toute la clique des organes palpitant d'illusions en une complicité fatale – l'artillerie du seul épuisement, l'aiguillon derrière lequel ricane notre finitude. Parler, n'est-ce pas essayer de couvrir de mots la voix, vaguement audible dans le silence, du soupir charnel ? Pousserions-nous tellement notre corps en avant si, dans le murmure indéfinissable des tissus, sa lamentation ne nous effrayait pas ? Marcherions-nous d'une si fière allure si nous n'escomptions réprimer les battements d'un cœur impitoyablement présent ? *Faire*

signifie s'oublier, transgresser la séparation entre être et nature, s'éparpiller dans l'acte, s'assassiner.

* * *

J'ai sans cesse rêvé d'un pays sans hommes, sans climat, sans idéaux, sans terre ni astres, qui ne ressemblerait ni à la vie ni même à la mort. Un royaume de brume vaguement argentée sur lequel, ensorcelé par la tentation d'une inexistence féerique, je fixerais mon regard. Le contour des choses blesse mon besoin d'ivresse abstraite – et la philosophie s'est distillée en alcool de concepts.

L'indolence vaporeuse de l'illusion, nourrie de sa propre irréalité, m'a conduit à chercher un *andante* consolateur, le doux mouvement des pas de la nature. J'ai aimé davantage les nuages que le ciel. Tandis que je les regardais se défaire sur le bleu, je contemplais, guidé par de hauts symboles, mon passage dans le monde ; avide de périphéries transcendantes, je comprenais n'être pas dans la vie mais dans son souffle léger.

* * *

J'éprouve le désir d'un amour plus pur, plus immaculé que le pressentiment de la malchance dans un lys qui n'a pas fleuri. Comme un ange vu par la fantaisie de Dieu, comme un chaste printemps où la semence – à la racine des plantes – pleurerait sa honte d'être fertile. La nature, touchée en sa pudeur, étendrait alors sur sa luxuriance un voile de rêve pieux, sous lequel l'homme célébrerait un absolu dénué d'entrailles.

De tels instants me rapprochent de Sainte Gertrude. Il est écrit que Jésus « se pencha vers elle avec grâce et, emporté par l'élan de l'amour, imprima sur la *bouche de son âme* un baiser dont la douceur surpassait infiniment celle du miel » (*Révélations*).

* * *

Désirer s'en aller, c'est fuir la mort à la *surface* de la vie. Nous voulons toujours partir – pour changer. Mais pour changer quoi ? Des *apparences*. Nous glissons sur leur vernis, effrayés de n'en pas atteindre le fond, et plus effrayés encore d'y parvenir. Le besoin de se mettre en route exprime la crainte que, demeurant sur place, nous finissions par le toucher. Nous errons autant pour contourner la vie que la mort. Plus nous pressons le pas, plus la mort – qui nous poursuit – pénètre notre hâte ; quand nous sommes à bout de souffle, elle nous a déjà empoignés. Alors, les yeux tournés vers l'extérieur, nous changeons

précipitamment de place pour ne pas voir à quel degré de péril nous sommes exposés. Grâce au paysage, nous éludons la certitude du dénouement ; par le regard nous unissons aux choses notre âme, dont nous faisons une flâneuse à *l'échelle du monde*.

La marche ininterrompue, c'est l'art de ne pas mourir – *dans le pressentiment de la mort*. Plus exactement : un *ars moriendi* – avec l'obsession de la vie.

Sans un parfum de ténèbres, une musique n'ondule que dans la limite ; son manque de suggestion dans le vague est insupportable, et finalement exaspérant. D'où le stigmatisme de grandiloquence et de périphérie attaché à la musique italienne du siècle passé.

Le son exprime, non pas l'être, mais ce qui le sous-tend – cette région souterraine du moi où nous prenons part au déroulement et à l'immobilité de la nuit. La véritable musique traduit une clarté *pleine de mystère*, un frisson à la fois lumineux et nocturne. L'Italie musicale ignore la dimension de la nuit. La nostalgie éprouvée par le nord pour d'autres cieux a donné naissance à la musique allemande, architecture du brouillard, ordre de l'indéfini, édifice de pressentiments. L'Italie est un après-midi d'été idéal, vibrant et agité mais dénué de métaphysique. Nulle sonorité troublante n'émane de l'harmonie des choses. La lumière, il faut y tendre et non la posséder – le soleil accessible, à portée de regard, dissout l'effort vers le rêve et décline la musique au niveau de l'évidence.

* * *

Maintes fois je me suis demandé si seule sa soif de renommée poussait Napoléon à quitter Paris et à parcourir le monde. Où puisait-il cette impétuosité, cette inaptitude à rester chez soi, ce désir de se dérober à l'abri de n'importe quel toit ? – L'appétit de gloire est une conséquence, avant que d'être une cause. L'adolescent qui pleurerait à la lecture d'Ossian, qui souffrait avec Werther ne fut pas seulement un contemporain de René : il fut l'aîné des enfants du siècle, du *mal* du siècle. La soif de pouvoir – motivée, non par des nécessités économiques, ni même politiques mais psychologiques – est la transposition objective d'une discorde intérieure. L'impérialisme napoléonien est la traduction, sur le plan historique, de la nostalgie romantique : il concrétise le vague à l'âme à travers l'indéfini de l'espace.

Si Bonaparte avait trouvé des motifs suffisants dans l'amour, le bonheur, les intérêts, il n'eût conquis que ce dont il avait besoin. Mais son goût pour l'invasion grandissait, inversement proportionnel à ses *besoins* immédiats : il s'agissait en somme d'une fugue à travers le

monde, sans calcul, sans finalité ni but. Car rien ne le retenait, *chez lui*. Joséphine ne confia-t-elle pas amèrement ne lui avoir connu que quelques instants d'« abandon » ? Il n'était pas fait pour le rêve passif, pour la satisfaction tranquille et durable. Napoléon ne s'est essayé à l'amour que par *devoir*. Ses lettres d'amour sont des billets lucides et lapidaires, – la violence du désir en est absente. L'Europe fut mise en branle par la solitude de cet homme, né sur une île et mort sur une autre. Le mal du siècle est celui de l'insularité de l'âme, de l'impuissance à s'établir sur la terre ferme, du refus de la demeure. C'est à Ajaccio, où la mer s'offre jusqu'à pénétrer les yeux, où l'on sent que la terre n'existe que par la grâce des eaux, qu'il m'advint de déchiffrer le sens originel de ses départs... Plus tard, il dira que Paris lui pesait tel un « manteau de plomb » : l'enfance corse en lui se réveillait, avec ses rêves de lointains, son horreur du *lieu*, le mal de chaque lieu. René doué du génie militaire... – Qui sait de quel immense ennui il aura souffert ?

* * *

L'idée de *défait* naît de l'excès de désirs. La conscience du mal serait impossible sans l'agitation de volontés insatisfaites. Vivent dans le *bien* ceux qui *veulent* peu, et dont le désir est compatible avec les dimensions de la vie. Si une ambition dévorante te ronge, l'univers est insuffisant : il est chute, il est mal. Ici-bas rien ne trouve grâce à tes yeux. Le malheur n'est que l'impuissance à embrasser le surnaturel.

Ainsi affames-tu, par l'infini du désir, l'étreinte de la mort... qui, seule, peut te sauver de cette soif torturante. Mais déjà les sens – toujours en éveil – bâillent vers le monde pour l'engloutir, et il n'y résiste pas... Alors, le moi reste seul, dans leur vacuité.

Tout désir outrepassa la vie : voilà l'inconvénient de l'être. Le développement de la pensée est une variation sur le thème de cet inconvénient.

* * *

Ne pas perdre l'esprit est le suprême effort auquel peut prétendre l'individu lucide. Tout est destiné à la ruine : en premier lieu, la raison. Il existe pourtant un moi d'altitude qui la veille : indéfinissable, privé de contenu, ce moi pur s'inquiète des transformations de la raison. Aussi connaît-il ses faiblesses, ses écarts suspects, ses absences prolongées – et redoute-t-il d'autant le fréquent silence des catégories.

Être lucide, c'est se distancier de la raison, chevaucher l'esprit ; c'est seconder son identité lorsqu'elle se tisse, comme lorsqu'elle se dévide. C'est enfin, et surtout, être le chirurgien de son propre cadavre.

* * *

Les jours sont pour moi une intarissable lamentation de la chair. Rien dans la vie ne saurait y mettre un terme, et nul effort n'arrachera cette chair à la détresse. J'ai la tripaille maudite. Les heures sont mes ennemies.

L'orgueil, cette source frelatée des guérisons, me maintient debout. Pourquoi ne ferais-je pas face, dignement, au soleil et à la nuit, dès lors qu'il est plus *honorable* d'être que de ne pas être ?! S'il advenait que je fusse convaincu du contraire, j'étendrais alors volontiers ma carcasse éplorée sur le premier terrain vague. – Puisque les gens estiment la vie plus *correcte* que la mort, remplissons donc notre rôle d'hypocrite ! Ma présence contribuera au mensonge général. Être sociable – *sur le plan de l'existence* – signifie s'offrir en victime distinguée à un esprit illusoire. Car dans l'affairement nous n'entrevoyons que les émanations de l'apparence, qui sont, pour les mortels, la réalité. Ceux-ci néanmoins sont excusables : ils ignorent leur mensonge et ne se mentent pas à eux-mêmes. L'individu éveillé au beau milieu de la vie est, lui, le plus grand imposteur.

* * *

Les contradictions de l'orgueil sont plus insolubles que les apories des problèmes ultimes. Le même homme, qui refuse de s'entretenir avec les dirigeants de l'Etat, se jette aux pieds d'une bonniche quelconque.

Tu méprises Dieu – qui est grand, de toute façon, jusque dans son inexistence – et tu te félicites de l'indulgence d'un vaurien.

Tu te gausses de toutes les saintes – mais tu restes sensible à l'œillade d'une putain.

Comme ils sont nombreux, les visages de l'orgueil ! Chacun d'eux prouve qu'il s'agit d'une maladie plus grave que la démence. Et c'est par son principal attribut que l'homme dévoile ce qu'il est : une apparition perdue.

* * *

La force d'un homme réside dans ses aversions, dans son aptitude à tuer par le refus. L'amour est complicité avec le non-moi. Dans l'aversion, tu es toi-même. Les sens te protègent du monde et de tes semblables. En toi, la matière qui exècre œuvre pour ton profit. L'aversion est par définition une *attitude*, une position nette, et tout ce qu'on peut imaginer de moins illusoire. Plus tu en uses, plus tu deviens fort. Elle garantit ta solitude, te procure les poisons propres à la préserver, à l'élever. Tout ce qui m'empêche d'aimer est une pierre de plus à l'édifice de ma force. L'avenir de l'individu se nourrit de l'aversion.

* * *

Si je comprenais l'Égypte ancienne en profondeur, les secrets de l'âme ne me soucieraient plus. Son art a exprimé – et *dissimulé* – le caractère monumental de notre inquiétude. J'en ai peur, précisément, comme je puis avoir peur des inconnues de l'âme. Dois-je en déchiffrer les symboles – ou bien donner libre cours aux méandres de l'introspection ? Trop souvent je me vois dans l'avenir ultime ; de même, en ce lointain passé, parmi les momies. Faudra-t-il qu'à leur exemple je m'embaume le cœur, fasse suinter mon sang et le temps de mon sang pour m'allonger enfin dans le silence de quelque pyramide ? Il me semble que le regard d'un pharaon s'est enfoncé dans ma chair, mon esprit..., et que je vois le monde avec ses yeux. Peut-être ai-je, dans une autre vie, pleuré ma raison d'être à l'ombre des sycomores ?

* * *

La vie est supportable dans la mesure où elle recèle cet Indéfini que nous respirons et craignons. Ses côtés intelligibles, son trop-plein de sens nous assomme. Ce que nous *savons* d'elle inspire le bâillement ; ce que nous ignorons d'elle – l'espoir. Le secret de l'ennui ? La nausée du *connu*.

Les évidences démolissent mon esprit, arrêtent les battements de mon cœur. Fondement de l'ennui, elles brident tout *supplément* d'être. L'énigme la moins légère est plus féconde pour la vie qu'une chose connue et utile. L'inconnu provoque des vibrations ; le connu rend malade.

Saturée de truismes, l'âme est saisie d'un désir : celui de la divagation, celui du frisson attaché à la nouveauté et au risque. La *fugue* alors s'impose : et l'âme fuit, – jusqu'à la déchirure. La mort, du moins, satisfait la curiosité. La tombe est préférable au bâillement.

Le goût de l'irréremédiable me rive à la terre ; celui de l'impossibilité, au ciel. Tout ce qui est *actuel* irrite, tandis que le possible est une tentation – une perdition, peut-être. L'hésitation entre être et ne pas être permet d'endurer la vie. Toute décision estompe l'horizon, enlise dans le connu. L'irrésolution fondamentale – tentation de la périlleuse virtualité – oblige à une fuite permanente, brise aussi bien les résistances du moi que celles du monde, arrime à une incertitude féconde. La sédentarité te transforme en cadavre. Que disparaissent donc de ma vue les toits, les murs, les chambres ! Écœuré par l'évidence et avide d'énigme, je m'en vais planter ma tente dans l'Incompréhensible.

* * *

Forge-toi une âme capable d'endurer n'importe quel mensonge ou vérité, n'importe quel désastre ou éclat. Sois putride et fort, enthousiaste et sceptique. Par-dessus tout, vaincs la honte de la réalité – puisqu'*être* te fait rougir. Sois impertinent : accepte la nature humaine. Arrache le voile de timidité dont t'a affublé la noblesse de l'irréel, profane la géographie du rêve, vautre-toi dans le mensonge de l'existence, prends l'espace au sérieux, sois le souffleur de l'universelle comédie. Tes chuchotements animeront le spectacle vain, ta verve imprimera son rythme à l'action hasardeuse, ta gesticulation au sein de l'erreur légitimera la subsistance de la blague cosmique. Puisque l'homme n'a pas tranché entre l'opérette et le sang, qu'il les confond même – garde-toi de devenir le thuriféraire décati de cet amalgame. Les larmes non versées se muent en épines. Ne fais pas de celles-ci une couronne vouée à de pieux vacarmes : plante-les plutôt dans le cœur des autres, afin que l'épanchement de leur sang confère au paysage l'allure d'un dénouement. Sous l'effet de la blessure, l'apparence se change en réalité. Car seule la souffrance réduit à néant les propriétés du rêve.

* * *

La vitalité religieuse d'un peuple se manifeste dans ses sectes. Son uniformité spirituelle équivaut à une mort progressive. Depuis que le catholicisme s'est cristallisé en des formes homogènes, sans luttes intestines, il n'est plus un facteur du devenir. Produit du chaos sectaire, le démantèlement des modèles, de la tradition, des institutions permet au troupeau anonyme de se lier directement à l'absolu. Grâce au schisme, l'individu inconnu et accablé prend place

dans l'inconditionné ; il enfreint sa condition.

Ce sont les sectes qui ont préparé la Révolution et l'avenir de la Russie. S'ossifiant, le catholicisme n'est plus bon qu'à porter le deuil spirituel de la latinité décadente.

L'individu atteint la forme suprême de l'isolement dans le schisme. Le penseur est un schismatique de l'univers, non de la religion officielle. Il fait *opinion à part* dans l'existence. La solitude ? Un schisme du cœur.

* * *

Point de jour qui ne vérifie mon impuissance dans l'absolu. L'assaut des désirs m'attache à tous les accidents de la Création, les pauses de la tristesse ne se répètent que trop souvent. Je suis un fils du hasard, un bâtard de la contradiction. Il ne m'advint jamais d'éprouver une passion, sans éprouver son contraire. La simultanéité, voilà notre véritable ruine.

Le ciel est renversé par des pensées sensuelles ; le regard, par des nostalgies ; le paysage, par des lointains ; le bleu du ciel, par des nuages, et les nuages par le bleu du ciel ; le nord et le sud se disputent l'instant ; la tentation du bonheur est inséparable de l'obsession du poison. Tout m'entraîne, avec une force égale, et vers l'aube et vers la fin. A-t-il jamais existé sous le soleil âme plus instable, plus tourmentée par le crépuscule et par la contagion des flammes ? – Le malheur, c'est l'identité impossible.

* * *

Lorsqu'avec une indulgence grevée de fatigue tu lis les philosophes, tu prends conscience de ce qui les distingue des simples mortels : si ceux-ci sont prisonniers des intérêts, ceux-là le sont des formules. Tu tournes les pages et partout surgit – étayée d'arguments misérables, parsemée d'interjections sans force – une obsession quelconque, qui fait son pauvre chemin. Des mots, toujours des mots : voilà toute la philosophie. La culture elle-même n'est d'ailleurs rien de plus. Derrière l'une et l'autre le réel tressaille, rongé par l'ennui, par le rien. Sans doute l'homme a-t-il inventé la parole afin de le voiler, pour n'avoir pas à le regarder en face, pour se créer en somme une intimité supportable au sein d'un univers plus agréable que celui des événements, l'univers du verbe. La culture est la plus grandiose, la plus inefficace tentative de fuite jamais conçue. Le salut consiste à la considérer comme *réalité*. Elle l'est aussi, mais seulement dans la

mesure où elle incarne un assoupissement de la veille, où elle trompe « l'œil de la connaissance » évoqué par les Orientaux. Cet œil une fois ouvert, l'édifice des valeurs vacille – et l'homme reste *sans parole* devant une réalité muette.

* * *

L'élégance de l'esprit suppose :

— le refus d'être utile ; l'horreur de servir ; l'aversion pour la vulgarité du Sens ; le mépris de l'enseignement, du système, du progrès et de l'idéal ; la distance vis-à-vis de toute camaraderie ; l'amour comme exercice sensuel de l'intelligence ; la société comme flagellation de son propre orgueil, comme auto-humiliation ; la foi et la politique – comme activités du jeu de l'ironie ;

— d'être inutile jusqu'à la religiosité ; de transformer l'existence en prétexte de sa vanité personnelle ; de disposer à volonté d'affections pour éprouver le plaisir de son *idée* du destin ;

— d'être rompu à la pensée artistique du suicide ; d'en finir esthétiquement ; de respirer dans un cimetière abstrait ; d'avoir honte du sublime ; de n'avoir pas de parenté avec l'univers ; d'aimer les paysages pour leur fugacité ; de cultiver l'envie comme une curieuse preuve de vie ;

— d'être superflu comme toute affirmation ou négation.

* * *

Pour ceux rongés par l'insomnie et rendus amers par la lucidité, il existe encore un plaisir : le *risque* – forme suprême du jeu, manière enthousiaste et irrémédiable de mépriser son existence. Comment s'y prendre ? En accomplissant le geste qui sépare des autres, en gonflant l'instant d'un immense mélange de chance et de malchance. Le vice, la terreur, le sang, l'indiscrétion absolue de la connaissance, l'ambition démesurée, la soif de conquête, la désertion : voilà quelques éléments du *geste*. Faire de l'unicité une norme, élever l'âme à la dignité d'un principe et les réflexes à celle d'une doctrine, regarder l'éternité comme l'écume d'un crachat, se vautrer dans l'instant d'un ouragan sonore, mordre sa chair peuplée de frissons – quel espace, paré du tourbillon de l'audace ! Vivre avec une telle intensité qu'il soit impossible de se *retrouver*, violer la certitude de son nom et de son moi, ne recouvrer nulle part les lambeaux de son identité – et continuer cependant à vivre avec un cœur de suicidé en l'Idéal !

Programme du jour :

Tu te lèves, sans entrain ni joie. Une fois habillé, tes ambitions se réveillent : ta verticalité t'incite à regarder devant toi. Tu lis, tu écris, tu bâilles.

Ensuite tu manges. Après avoir déjeuné, les idéaux s'amenuisent et avec eux les passions. Si tu es à Paris, tu vas au café ; ailleurs, au bistrot. Car il te faut aller quelque part. Rester avec toi-même, impossible ! Tu te mêles aux femmes : une conversation sans contenu remplit une heure, ou un lit. Tu te remets à lire, et puis tu manges à nouveau. Et ainsi de suite : le Temps devant toi. Que faire seul, face à la Soirée ? Après avoir, durant de longues heures, avec orgueil et plaisir, songé à te supprimer, voilà que le crépuscule t'attendrit. En l'absence du soleil le mensonge se poursuit, et tu n'éprouves nulle honte à faire de la nuit une complice dans l'inessentiel, c'est-à-dire dans l'existence.

* * *

Enrôlé dans la clique de tes congénères, tu lambines avec dégoût et, soucieux de cacher l'effort dévoyé de ton assiduité, tu déploies, sur ta destinée solitaire, un voile épais d'impostures. Le déroulement des heures estompe le trouble – logé dans les tissus – de quelque credo, en t'initiant, par la lassitude, aux vêpres de l'esprit.

Fatigué d'avoir battu le pavé de long en large ; d'avoir auréolé du prestige de la théorie les balivernes des autres ; d'avoir amusé les imbéciles et fui tes propres dangers ; épuisé d'avoir, par les rues, dilapidé ta vigueur au gré de blagues et de prétextes – tu rentres à présent chez toi. Là, le bilan inconscient de tes sentiments ne manque pas de te dénoncer : un *métèque* dans la vie, voilà ce que tu es. Et c'est sur une créature plus seule qu'un glacier ou un moribond que tes yeux, alors, se ferment.

* * *

Parmi toutes les frayeurs qu'il me fut donné d'éprouver, aucune ne m'a semblé plus dangereusement séduisante que celle ressentie face à la beauté des crépuscules. L'homme vit à égale distance du soleil et de la lune. Il se compose une lumière à part où la nuit et le jour se mêlent, où il retient son souffle pour ne pas perturber l'irruption du couchant.

Afin d'échapper au froid et aux larmes, souvent il m'advint

d'abandonner mes sens à la dissolution meurtrière des journées finissantes. Lassitude extatique dans l'équivoque... Quand tu n'es fait ni pour les rayons ni pour les ombres, c'est au perpétuel croisement des deux mondes que tu installes ton être. Tu cherches des carrefours réversibles, car tu crains tout autant les présences solaires que les absences lunaires. La poésie de l'équivoque, la peur du principe unique, le cruel écrasement au sein du dualisme ! Ah, les jardins de l'univers où je me suis désintégré en rêve ! Ah ces étés qui, me livrant à la panique de la splendeur, ont immolé mes croyances, mes essors... Abuser de la générosité des deux crépusculaires transforme la route de l'homme en impasse...

* * *

L'idée de la mort, qui m'obligeait à concéder aux instants une intensité démesurée, m'invite maintenant à leur ravir tout poids et tout volume. Par elle, je suis simultanément fort et défaillant. La pensée de la mort me prépare un destin à la fois héroïque et raté : celui d'un individu hissé sur les cimes, puis jeté dans l'abîme. Ses deux visages, m'étourdissant au milieu de la vie, me guident vers l'écartèlement des contraires ; ils m'élèvent à l'ode, comme ils m'abaissent au couplet. Avec l'idée de la mort je ne peux que mourir. Néanmoins, plus j'ai souffert cette idée, plus j'ai opiniâtement *voulu* la vie. Je suis un cadavre en pleine adolescence. Je n'ai pas assez de larmes ni pour la mort ni pour la vie. Je voudrais simplement périr *au-dessus* de moi, fût-ce au ciel.

* * *

Deux choses me remplissent d'épouvante : l'éloignement des étoiles et la proximité des vers. Celui qui entend quelque chose à l'astronomie a le devoir de se départir de son droit à l'illusion. Comment croire encore à l'homme, avec tant d'espace devant soi ? Dans la proximité des vers, comment espérer encore ? La vue la plus exaltante comme la plus dégradante est, à égale mesure, facteur de ruine. Les astres ne m'ont pas révélé mon sort mais bien sa négation ; de même, les asticots. Astres et vers ne se révèlent qu'à la faveur des ténèbres : ils œuvrent la nuit. Mais fussent-ils au ciel, fussent-ils en notre essence souterraine – une phosphorescence tragique émane des uns et des autres. L'activité nocturne du ciel lacère nos pensées – celle des vers, notre corps. Ces deux extrêmes nous perdent. Pour le cœur qui refuse de distinguer entre firmament et cimetière, le sublime est tout aussi

meurtrier que la pourriture.

* * *

Ce qui n'est pas désir de la chair précipite vers la terre ; ce qui n'est pas désir est pourriture, négation, maladie. L'impatience du corps se tempère-t-elle ? Aussitôt devenons-nous des charognes. À mesure que la chair s'assagit, l'existence et le temps lui-même se dégradent. Par ses folies, nous *sommes* ; par son mélange de nostalgie et de douleur, nous respirons. La retenue tue le frisson de l'existence ; le désir est le mal dont l'absence et le vide nous affolent et nous font perdre l'esprit. Ne promet-il pas le néant à la dignité de possible – précisément comme la nostalgie traverse le vide de l'être, et en suggère la plénitude ? Être, ne pas être : c'est une question de degré, et toute la difficulté consiste à déterminer si le Rien est, ou non, actif. L'existence est une métaphore de l'impatience, l'étendue que s'offre la débauche impétueuse de l'homme.

* * *

À seule fin d'être plus seul encore, je me veux traître, hué de tous, et ainsi protégé à jamais de la tentation du bonheur. Rien ne ramollit plus ma pensée que cette tentation. Qu'importent les sourires, les succès, les accolades des gens ? Quand cesserai-je donc de m'avilir auprès de cette bagatelle, de ce rien délicat : une jeune fille ? Tapi sous les apparences, prostré sous l'écume, l'âme plombée – je promène mon cœur nordique parmi des fatigues éventées, parmi des jours qui me sont étrangers.

Sauvage décadent, alexandrin primitif, sous quels cieux mettras-tu fin à cette contradiction, cette querelle dialectique de tes inclinations ? Négation de l'immuabilité, tu incarnes le démon que nulle identité ne dompte, celui en qui rien ne se résout, en qui rien n'est stable ni ne demeure ; tu es l'alcool des mélanges détonants : tes archéologies elles-mêmes exhalent des vapeurs propres à enivrer la malchance. Abhorrant les credo funéraires qui abritent la soif de quiétude des mortels, tu ne trouveras le repos sous la dalle d'aucune formule. Aussi est-ce le visage tourné vers les voies de l'univers que, craignant de te consumer avant le temps, tu mettras le feu aux instants.

* * *

L'échec couronne les vies d'exception : la lecture de Plutarque oblige à cette conclusion.

Et comment en serait-il autrement ? Une existence qui triomphe du temps supprime implicitement sa propre durée. Toute grandeur est vouée à s'effondrer, car toute démesure est liée physiologiquement à l'imminence du dénouement. Fatal, l'échec devient ainsi le prix de l'élévation et le sens immanent de tout excès.

Nous aurions toutefois bien besoin d'un Plutarque moderne : celui-ci n'aurait cure de l'idée d'héroïsme, il ne se préoccuperait plus ni de la grandeur ni de l'inévitable fiasco ; il œuvrerait à partir de l'échec quotidien et durable, sur la base de la faillite originelle, en opérant selon le critère de la défection organique. Nous attendons un Plutarque des ratés. Les *Vies parallèles des hommes inaccomplis* : quel symbole, pour désigner le sceau funeste dont l'individu moderne est marqué ! Cependant, si ce dernier ne mérite pas l'attention de la biographie, prenons du moins la peine de publier une Odyssée dans laquelle Ulysse ne rentrerait plus jamais chez lui...

* * *

En fréquentant les hommes, je constate qu'un sentiment noble ne saurait croître à l'intérieur d'un corps sain. Sur l'arbre de vie, seuls les feuilles qui s'étiolent et les fruits blets font écho aux ondolements de l'air. Quelque chose est mûr en toi : par la pourriture cachée ou visible, tu prends part à des énigmes qui n'ont plus rien de la fraîcheur primesautière. Lorsque les gens de mon entourage m'initient à leurs vertiges, leurs rêveries ou leurs tempêtes, ils sont, bon gré mal gré, trahis par les signes d'une inquiétude physiologique. La vie livrée à elle-même, c'est-à-dire à son propre écoulement, n'est nullement familière de ce qui la dépasse : elle gît en soi, elle patauge dans le mystère vacant d'une évidence assassine. Prêtez donc l'oreille à la chaleur suspecte de certaines voix ; observez les regards enflammés ou éteints, les pas vacillants ou lourds, les gestes qui empiètent sur la parole ou la complètent d'une troublante façon – vous ne pourrez pas en douter : dans le corps, quelque part, la calme mélodie de la chair se sera déchirée ; dans le cerveau, des souffles interlopes auront pénétré. Combien de fois ai-je dû m'isoler de ces créatures dévorées par leur sentiment, entravées par l'abondance de leur âme, de ces créatures qui avaient calfeutré leur devenir en leur cœur ? Détaché de la nature, je m'en allais alors vers les objets du silence, pour oublier le danger de la respiration et quérir une funèbre gloire.

* * *

Avoir ou non le sentiment du néant, tel est le critère qui divise les hommes en deux catégories, que dis-je ? – en deux espèces. Les autres différences succombent devant cet abîme qui répartit les mortels en cliques fatalement hostiles. Ceux qui ont pénétré l'univers du néant n'ont rien à partager avec les autres. La philosophie transpose, sur un plan abstrait, le souffle propre à ce sentiment ; c'est de ce dernier qu'elle procède – ou bien elle n'est pas de la philosophie... *Idem* pour la poésie : elle le chante aussi, – ou bien ce n'est pas de la poésie... Les amants, enfin, l'éprouvent. Car l'amour est la preuve *vitale* de notre promiscuité avec le néant : sinon, comment rendrait-on compte du poison, de la décomposition qui accompagnent l'extase ? Si l'amour n'était que possibilité de salut, il ne mériterait même pas un essai. Cependant il est, dans une égale mesure, possibilité infinie de ruine. Vécu à fond, il pallie honorablement l'absence d'accès à la pensée ou au vers. Mais celui qui, serrant dans ses bras la périssable femme, se tourne avec convoitise vers les philosophes et les poètes – celui-là n'est pas entré, par l'amour, dans la bande des élus et des condamnés. Le tout est de ne pas être un dilettante de l'Absolu. À moins d'en être un tragique...

* * *

La mort ne devient substance de la pensée que pour les conquérants insomniaques du royaume des nuits blanches. En camouflant le mystère, le sommeil nous installe dans une inconscience ouatée, au-delà du gouffre logé en nous et en toute chose. La veille nocturne, en revanche, nous hisse jusqu'à la lisière des questions ultimes. En elle se tisse le fil qui nous relie à ce qui adviendra, à ce dont nous serons exclus, à ce futur auquel nous a prédestinés l'irréversible essence de l'existence. À quoi pourrait-on bien penser dans l'immensité du temps de l'insomnie ? Aux hommes, aux ambitions, au cours des événements ? Elle est par définition étrangère à l'accident : quoique sans haine ni dégoût, elle refuse nécessairement la vie. Car tant que dure l'insomnie, la vie, c'est du *passé* – un vague rythme où nous *fûmes* jadis emportés, qui soulève le cœur et dont on se souvient pourtant avec attendrissement, un peu comme si l'on regardait à la dérobée un spectacle irréel, séduisant mais fugace.

Au milieu de la vaste nuit, les paupières rongées par la veille ne devinent aucun objet où puisse s'insinuer la lueur de l'œil assoiffé d'apparences, avide de charme, d'inessentiel. Seul le sang tonitrué sous les tempes pensives, refoulant les idées vers l'impalpable espace où elles voltigeront pour, au gré de leur course, éparpiller nos restes

de vigueur. Les nuits blanches ceignent nos lointains de suprêmes abstractions : ainsi s'éternisent-elles.

Le murmure nocturne de la mort ne se propage pas sous l'effet du manque, mais sous celui d'un néfaste trop-plein. La vie, en nous, ne peut se taire : au moyen de thèmes éminents, transformés par la veille en théories, elle cherche un dérivatif à l'infini de ses pleurs. Le tourment parfumé du vécu embaume jusqu'aux idées. La pulsation vitale se dégrossit dans l'esprit. Quel monastère voluptueux et froid les heures de la nuit font-elles du cœur ! Une paix rêveuse, calme – telle une larme versée dans un syllogisme – enveloppe la ferveur des pensées et leur sérénité dépourvue de lumière. – La persistance de l'idée de la mort est proportionnelle au poids des insomnies.

* * *

Parmi les étendues désertes j'ai éparpillé mes larmes, mes pensées, l'once d'orgueil dont ma tristesse était encore embrumée. Le zèle de l'inconstance a expulsé ma raison hors de ses ornières : je me suis épanché par la parole, croyant ainsi tarir la gamme du gémissement. Mais de nouvelles voies se sont offertes aux pleurs, à l'usure du cœur.

Un havre de paix sous les cieux ? Il n'en existe point. La maladie de l'espace a ébranlé l'équilibre de mon espoir. Sur la balance, l'âme pesait déjà plus lourd que l'univers : c'est qu'elle incline – dès sa naissance – vers l'enfer... Les régions souterraines ont décapité la vigueur de mon élévation, elles ont crucifié l'étoile de mes aspirations à l'azur. Des effluves sillonnant le monde, je n'ai connu que la fragrance cruelle du malheur. Je souffre d'être l'un de ceux qui, si nombreux, pullulent dans les parages de l'être. Sans compagnon ni compagne j'ai suivi mon cœur, création démente, pulsation frénétique attachée à scander les divagations d'un virtuose en matière de chutes.

... Seigneur ! Quand donc mettras-tu à notre portée les doux loisirs de l'inutilité ?

* * *

Dans les remous de la vie s'ébauche l'écume du néant où la musique exerce ses dissolvants prestiges – hors de la vie même.

L'être pur et simple constitue un état d'inachèvement suprême, quand les fragilités sonores procèdent de l'absolu. Sainteté immanente à la passion, l'éternité éphémère du son remédie au mal qui règne sur le monde, en composant de douces senteurs vouées aux ratés

sublunaires, à ceux qui ont sciemment asphyxié les caresses et perdu le goût naïf de la chair.

Chez les bouddhistes japonais, l'un des derniers degrés de l'élévation du sage est le « ciel de la lumière sonore ». – Crois-tu ton âme capable de hausser ses rayons à la parole mélodique, à la quintessence du murmure immatériel ? Épargner à l'astre la vulgarité de la sueur, diriger ses émanations vers l'univers des harmonies, pousser en somme le soleil hors du monde : voilà l'enjeu des extases inaccomplies, tout l'effort de l'espion officiant parmi les choses transcendantes ! Puisque tu n'as plus l'espoir d'ânonner cette frivolité digne de ton mépris qu'est l'existence, applique-toi donc à la transformer en irisation sonore...

* * *

N'ayant décelé aucune mélodie dans l'âme humaine, je n'y ai pas pris place. Partout mes sens ont en vain cherché le chant, il n'est pas d'ici-bas. La clairvoyance la plus profonde ne découvre rien chez nos semblables – sinon la lie des idées, une sensibilité indigne de côtoyer les harmonies du monde. Trop de musique se serait-elle écoulée dans mes veines ? Comment expliquer, sinon, que les choses me subjuguent au point de vivre au diapason de leur rythme ? ! Aimer les apparences jusqu'au délire et, par l'esprit, divorcer de l'univers ! Des miasmes suintant dans un calice... Ne me suis-je pas banni moi-même de tous les paradis ? N'ai-je pas opposé aux religions les dires avérés de l'esprit ? Le désir d'avancer, je l'ai tué. Et face aux mystères défaits, je n'allai pas au-delà du premier chapitre de la Genèse.

* * *

Fait significatif : ceux qui endurent l'exhortation tyrannique de la musique sont tous des malades. Les postulats contradictoires propres à cet art absolu développent le motif essentiel de la maladie : la double aspiration au néant et à la vie. Il n'est pas un seul accord surgi d'un cœur sonore qui n'exprime cette contradiction fondamentale ; de même personne qui, l'éprouvant, ne languisse sous son charme. Le temps musical remplit chaque seconde de la soif d'être et de n'être pas, qui épuise le sens dialectique de la maladie.

Si la musique n'avait qu'une seule direction, sa puissance de séduction serait minime. Il n'y a pas deux musiques – l'une positive, l'autre négative : il y a leur coïncidence dans une pure fusion. Les fulgurances de l'élan et celles de l'extinction s'unissent en une

harmonie rendue dangereuse par l'action de sa propre douceur. Toute harmonie est fatale, dès lors qu'elle s'inspire des rêves célestes issus de nos désordres physiologiques.

Puisque l'intensité du son est, au même titre que celle de la pensée, soumise au degré d'agitation du corps, ce dernier en subit inévitablement les effets. Tout se passe comme si les grandes envolées – ignorées des troupeaux humains – s'élaboraient au prix d'une dévastation corporelle.

Ce qui excède la vie retentit toujours dans le corps. L'esprit y papillonne avec indolence lorsqu'il n'en dépend pas, mais prend appui sur lui aux heures d'élévation ou d'effondrement. Alors que le sublime pénètre notre sang, la douce beauté d'agrément effleure la surface de nos sens. Toute grande joie ou grande douleur traverse le cœur en provoquant son éblouissement. Plaisirs et déceptions affectent seulement la périphérie du souvenir, qui constitue le mode d'être de la vie commune : une mémoire sans empreintes. L'esprit ne croît qu'au sein des folies de la chair ; les harmonies, que dans les stigmates sanguinolents du corps.

La pensée inattentive à la physiologie reste irrémédiablement fermée aux sources de l'esprit, cet instrument dont use l'homme pour se frayer un chemin entre santé et maladie – à travers la parole ou le chant.

* * *

L'homme est pourchassé dans son existence, comme dans ses moments de répit. Mais par qui ? Par les éléments, certes ; mais d'abord par lui-même. C'est de son inaptitude à trouver l'équilibre, à investir une fatalité apprivoisée qu'il tire sa grandeur. Les blessures de son âme lui sont autant d'ouvertures vers le ciel ; par son sang, il humilie la quiétude divine et dément la distance qui le sépare des astres. Sous le soleil, tout ce qui est grand refuse de s'assoupir. Enchaîné à sa passion des félicités suprêmes ou voluptueusement entraîné vers des peines pléthoriques, l'homme rompt le carcan du repos terrestre, il brise le rêve paisible de la chair. Faute d'un gigantesque élan destructeur, nous nous salissons au contact de l'existence et nous nous enlisons dans les lois de la matière. Son orgueilleuse fuite à travers le temps épargne à la créature la vision de sa dégradante condition. À force de fuir, à force de se fuir en chérissant – pour son malheur – l'éternelle altérité, on ne fait que perpétuer sa chute dans l'instant. L'ultime élévation du geste humain n'est-elle pas de consacrer le temps – de déposer, sur l'insignifiance du

moment, le joyau ensanglanté de notre prodigieux désastre ? L'épée croisée au-dessus de l'irréfragable vanité ne symbolise-t-elle pas notre décision de ne jamais reculer, de s'acharner avec passion contre les évidences ? Celles-ci nous ensevelissent, quand elles ne nous mènent pas vers des rivages plus infamants que les pires borborygmes...

Poursuivi jadis par des dieux, puis par des croix, et enfin par des idéaux, l'homme résiste sans preuves ni arguments à la tentation du repos. Il sait bien qu'une seule calamité l'accablerait sans rémission : l'équilibre de ses propres efforts. Aussi écarte-t-il la balance qui lui permettrait de mesurer ses chances dans la lutte. Une vie qui soupèse sa raison d'être a déjà scellé son destin. La sueur est plus fructueuse que la contemplation – et le moindre halètement plus vif que tous les concepts. N'ayant aucun moyen de justifier spirituellement son existence, l'homme se contente de l'affirmer : il s'obstine à être, et fortifie ainsi son inutilité. Ainsi, il échappe à la vulgarité des croyances. Il ne renonce pas, cela serait trop aisé ; il ne renonce pas, car rien ne semble s'opposer à son renoncement. Être condamné au temps, c'est épouser une destinée ; quand la quiétude éternelle n'est qu'absence de sort. Avidé de destin, la créature a besoin de connaître les surprises du vagabondage, les tourments de la pérégrination. L'acceptation du devenir se fonde sur une soif d'événements que nul ciel ne saurait étancher. Car le ciel est la négation de l'événement. L'homme s'est à *jamais* empêtré dans le tumulte des instants pour annuler, avec le principe du temps, le temps lui-même.

* * *

Mon cœur donnera à la vie le souffle dont elle a besoin pour alléger sa lourde démarche. Le cœur délivrera la vie de la matière. Et c'est à moi de me délivrer de mon propre moi. Comme je voudrais me détacher de lui, de la lassitude du nom, de l'âme si pesante – toujours la même, toujours en proie aux nuits, à tant de nuits ! Mais ce moi, à quoi l'employer, vers quoi le guider, quel chemin emprunter où il ne soit plus lui ? Sur tous les sentiers, il ne fait qu'avaloir la poussière de ses déchirements, celle de la native perdition pour en gratifier, telle une pitance, son insatiabilité malade. Le ver lucide ronge la semence du temps créateur et éclaire ainsi les profondeurs où gît l'espoir, tout joyeux en son clair-obscur. La vie ne fleurit ni dans le noir, ni dans la lumière : elle se délecte de ces pénombres dont l'archéologie meurtrière de l'esprit dissémine les mystères. Que ne puis-je donc verser mon cœur en elles, en leur tremblement, ce cœur effrayé par le jour et la nuit, qui traque l'incompréhensible en se languissant des mondes indistincts – de l'ombre des pénombres !

Une mélodie capable non pas d'évoluer, mais seulement de faire fluctuer l'intensité de son unique motif – telle est la trame du destin. Rien ne saurait t'épargner la malédiction attachée à l'immuabilité de l'âme, pas même les contradictions que tu t'opposes.

Croyant devenir *autre* à travers elles l'homme se forge des douleurs et des joies : mais il demeure identique à lui-même, immanquablement. Ce qui vit est destin – ce qui meurt, surtout. Mues par le désir, les créatures ont conçu le paradis comme une échappatoire face au sort. La religion n'est-elle pas la forme de notre séparation intérieure, l'évacuation du destin hors de l'être ?

Chacun de tes instants a été *écrit*. Non point par quelque dieu, non point par tes semblables – mais par le rythme singulier de ton premier battement cardiaque dont l'ébranlement dans les profondeurs maternelles a décidé des saveurs futures de ton sort. Car dès qu'il bat – te libérant ainsi du néant –, le cœur se met au diapason de ce qui est inscrit en toi, de ta loi, de ton châtement initial – et ce, jusqu'à la mort. En aucune façon tu ne peux devenir autre. Une mélodie ne change ni de rythme ni de contenu sans affoler le son. Quant à toi, la folie elle-même échouerait à t'aliéner : elle ne ferait que prolonger l'éclair primordial qui t'a précipité dans les larmes de l'être.

La fatalité est la nuit *active* de l'âme : la rencontre des ténèbres et du temps, – le carrefour des instants d'où surgit notre « histoire ». L'homme est le visible produit d'une obscurité dynamique qu'il tente d'esquiver ; néanmoins, il n'est jamais à l'égard de lui-même assez superficiel pour se soustraire à ses propres fondements. Le destin lui inflige le rythme de sa respiration ; une somme d'immanence qui se consume entre la naissance et l'agonie. Lorsqu'il prend la forme d'un anéantissement fracassant, qu'il entraîne avec lui les destinées alentour et intervient dans la loi des autres – il s'appelle *fatalité*, c'est-à-dire sort paroxystique. L'individu capable de se régénérer sans cesse par le tragique vit le temps qui lui est imparti au contact immédiat de ses racines, et selon la puissance absolue du moi : celle d'être et de n'être pas. Le destin signifie l'acte de résister à la mort, *avec la conscience de l'irréparable*. Il signifie : vouloir repousser les frontières de la vie, et être pourtant hanté par l'évidence des limites. Comme un Rubens – qui donnerait dans la métaphysique...

Toute question est dirigée contre l'existence ; autant de problèmes, autant de crises. Si les points d'interrogation attisent la liberté de l'esprit, ils représentent aussi les maillons de la chaîne qui verrouille la vie.

Ce qui devrait nous délivrer nous emprisonne. Lorsque, gagnant ou perdant, on suit – avec une égale vélocité – des directions contraires, on se prouve que l'on a un destin. Par l'esprit, nous errons dans l'espace et, toutefois, nos mains restent liées. Si notre désunion recélait une issue – si nous n'épousions qu'une seule voie : être anges ou démons – nous nous situerions au-dessus ou au-dessous de la fatalité. Mais nous ne disposons pas même du *rythme* de notre perte – seulement de la volonté de ne pas périr, qui grandit avec le sentiment d'être maudits. Personne n'oserait se colleter avec les évidences, sans ce dernier. Aussi tes mains et tes pensées demeurent-elles maculées de sang, après que tu as communiqué avec les mystères : car tels sont les signes criants de ta malédiction.

Vois les jours qui s'ouvrent devant toi : leur vide, l'immensité et la nullité de leur essence. De quoi les rempliras-tu ? Auras-tu assez d'âme pour eux, assez de blasphèmes ? Les jours étreignent la moelle de la peine, le temps est le vampire du cœur maudit. Un seul retour, un rien d'équilibre – et te voilà incapable d'engrosser les instants.

Le destin t'a enseigné le danger du répit ; le répit, à son tour, celui de la pensée du destin.

Quand l'esprit soupire, le printemps devient automne. Et qu'importe le souffle désireux d'inviter aux frissons qui pourrait bruire sous les feuillages de l'espoir : à l'approche du vieux Destin, le noyau de la pensée se dessèche. Toute vocation nous conduit à voir l'avenir, comme à voir notre charogne – avec une égale puissance. Cette force, dont nous sommes si fiers, finit toujours par dévoiler notre pourriture qui semble une douloureuse réponse infligée, par la fatalité, aux ondoiements de notre élan. Tout sort doit être *payé* – de même tout instant qui nous échoit. Et ce n'est qu'en vivant à travers son cadavre que l'on s'acquitte de cette dette, dont nul n'est exonéré.

* * *

Au milieu des jardins, tu caches ton front dans tes mains pour dissimuler au soleil, en un geste rituel, l'irruption de tes pleurs abstraits... Si une seule de tes larmes rencontrait le moindre rayon, dénoncé pour toujours, tu devrais, devant l'astre, te démasquer. Tu crains que le souffle de l'espace n'apprenne ton mal et qu'il ne le chuchote aux étendues ; tu crains qu'au loin, quelque part, une âme esseulée ne parvienne à percer de sa propre lumière le secret de ton ennui, – et tu crains aussi l'indiscrétion de la blafarde amertume... À qui adresser le gargouillis de cette poésie crue par laquelle s'épanchent tes sanglots ? Est-il une passante dont les yeux pourraient faire écho à tes fragiles refuges ? Et dans quel bronze froid tes

sentiments ont-ils été fondus, qu'ils n'aient de cesse de se briser sans qu'aucun son ne retentisse ? N'y a-t-il donc pas en leur lie suffisamment de péchés mortels imbibés de poison, pour y mettre fin ?

* * *

Jamais il ne me fut donné d'écouter une mélodie sans entrevoir, parmi ses vibrations, une paisible invitation à la mort. A l'instar de ces rêves qui fleurissent dans les plis du cœur, les envolées comme les descentes musicales investissent nos faiblesses intérieures. L'accent funèbre de la délectation sonore émousse les ressorts de notre volonté car, au fil de la mélodie, les spectres du dénouement déjà tressaillent. Certains accords, nobles ou vulgaires, dessinent des cercles néfastes qui minent l'élan vertical de l'être. Toute mélodie n'évoque-t-elle pas un enterrement sous de réjouissants parfums ? Et lorsqu'elle nous absorbe en son mouvement, fait-elle autre chose que nous ensevelir sous une terre parfaitement policée ? Anéantissement immatériel, symbole de mort sans cimetière, inanité des dalles pour le doux voyage de l'ouïe ! Par l'effet de voix plébéiennes ou angéliques nous nous égarons – comme par celui de toute corde sur laquelle se promène l'évanouissement de quelque rêve.

* * *

Nulle sorcière ne pourra exercer ses enchantements sur ma vie ni ne pourra m'en guérir. Je suis un proscrit de l'existence. Qu'est-ce que le destin, sinon un bannissement au sein même de l'être ? Le dégoût du péché me sépare des chrétiens ; tandis que l'obsession de la fatalité me rapproche des Anciens. Quel évangéliste nous fait frissonner comme Eschyle ? L'absurdité sanglante du destin ne jaillit d'aucune exclamation chrétienne. Comparés à Œdipe, Cassandre ou Oreste, les apôtres sont d'une ampleur moindre. Les saints, quant à eux, sont des fous verticaux, dénués de sort.

Le héros grec paie de son sangle non-sens du destin ; il expie *absolument* le mal de la vie, quand le chrétien l'expie *dans* l'Absolu. Le mensonge de la rédemption a anesthésié l'univers humain, il a ravi à la vie le charme fou de l'irréparable. L'homme n'a pas inventé de lâcheté plus avilissante que celle qui consiste à enseigner la délivrance par patrons célestes et paradis interposés. Le christianisme renonce au sort ; alors que la tragédie antique exprime l'essence de l'homme. Eschyle, lui, n'a pas *éludé* l'homme. Le grand Hellène savait que notre seule issue est une fin pathétique, que la vie est un exil féroce dont ne

réchappent que les mauvais comédiens, les existences de seconde main. Les élus – ceux marqués par le châtement d'une forte individualité – distinguent dans l'anéantissement le nimbe et le sens ultimes. Ils se guérissent eux-mêmes de l'être, ourdissent leur propre malédiction et, à l'exemple de Cassandre, s'emploient prophétiquement à leur effondrement.

L'homme doit trouver la force nécessaire de refréner sa débâcle ; mais aussi la haute inspiration d'y consentir, quand elle devient inéluctable. La beauté d'une destinée surgit certes de son combat contre les puissances négatives, de son horreur de la lâcheté ; néanmoins, qui veut à tout prix être victorieux doit faire l'aveu de sa petitesse et se placer du côté du destin. Celui qui retombe toujours *sur ses pieds* est un déserteur de l'Absolu. – C'est pourquoi les époques de modération ou d'abus d'idéaux sont pareillement exposées à la vulgarité. L'idée de progrès – de progrès en tant que tel – porte le stigmate d'un opprobre métaphysique que l'homme estompe seulement à la faveur d'une éclosion tragique au milieu des souffrances de l'esprit. Les époques de paix spirituelle forment les terrains vagues de l'histoire. Chez Eschyle, les affres de l'esprit grec en plein éveil, la lutte de l'Hellade contre les instincts aveugles de la matière, le désespoir face aux griffes inexorables du destin – tout cela éclate. De son côté, Shakespeare verse dans la poésie le sang dont l'Angleterre est entachée ; il y verse la flopée de crimes qui a facilité, en ce pays, l'émergence d'une conscience conquérante. Le délitement des instincts supprime la tragédie : il annonce le calme au sein duquel un peuple, désormais exclu du sort, finira par se ranger.

Tous, nous avons oublié ce que le déchaînement, les gestes forts et inspirés par la rage peuvent recéler de charme. Le polissage des réflexes a créé la civilisation de l'appréhension et des maladies de l'âme. Où trouver, chez les modernes, le vigoureux bouillonnement du sang ? Même nos larmes sont fades..., et d'ailleurs nous avons perdu jusqu'à l'habitude de pleurer. Ainsi qu'un enfant, Ulysse soupire après les étendues de l'enfer et des mers... Achille, apprenant la mort de Patrocle, se jette à terre, met ses vêtements en pièces, s'arrache les cheveux... – Qui donc, parmi nous, comprend encore tant de pathétique inscrit en tant de bravoure ? Nous ne sommes plus des guerriers : ignorant la cruauté aussi bien que l'attendrissement, nous conservons notre cœur au froid, nous étouffons la flamme qui pourrait poindre en notre âme. Car nos âmes ne sont que pesanteur ; leur orgueil s'est écroulé sous la lourdeur des livres et des pédagogies. Des hommes *comme il faut*, parce qu'indignes de ce qu'il leur faudrait être – voilà ce que nous sommes. N'y aurait-il plus aucune malédiction essentielle suspendue sur nos têtes ? L'appel épique se serait-il tu à jamais dans notre souffle ? Nos croyances ne visent plus que le

bonheur ; quand, jadis, elles épiaient la grandeur. Des cœurs lyriques dans lesquels le désir de départ et d'aventure s'est putréfié... Que sont devenus les temps de l'Iliade, où des enfants fous s'enthousiasmaient innocemment ? La vie n'est que l'ennui de la routine quotidienne, la nausée des théories, des idéaux – une vaine croisade, que sais-je...

* * *

J'appartiens à un monde sans arguments. Peut-être est-ce pour cela que nous nous sommes, tour à tour, querellés, puis raccommodés. Son absence de fondement m'a rendu coutumier d'une alternative imputoyable – la communion ou le dégoût.

Dans un univers justifié par la raison, quel *acte* pourrait encore se réclamer d'une substance et d'un sens ? L'absurde immédiat est l'éperon qui entretient le mouvement. La vie ne s'agite que lorsque le coefficient rationnel de l'existence présente des carences. Et cependant, celles-ci suscitent en nous un affolement plein de dégoût. Comment supporterait-on la liberté d'un monde d'où toute *preuve* est évincée ? Et comment un vague intérêt pour l'ordre pourrait-il concevoir des lois censées régenter, sinon la croissance, du moins l'annihilation ? Une tragédie a du *sens* ; tandis que l'absurde...

Aucun effort logique ne fut suffisant pour parvenir à découvrir la formule d'équilibre entre chaos et système. L'âme se languit des deux ; la raison, seule, est impuissante à les unir. Que nous reste-t-il alors ? Le pendule des inclinations – la balance de la vie manipulée par des forces insanes et l'arbitraire du cœur.

* * *

Il existe un lien étrange, difficile à saisir, entre égoïsme et pitié. Comment se fait-il qu'un homme penché jusqu'à l'obsession sur lui-même puisse s'émouvoir du sort des êtres ? Cette compassion ne serait-elle que la conséquence d'un échec, celui d'avoir cherché en vain l'austère isolement ? Ou bien y a-t-il, dans cette existence si visiblement fermée aux participations, un débat plus profond ? Peut-être est-ce là que gît la vérité. Car l'égoïste ne prend un soin exclusif de son être ni par intérêt, calcul ou mesquinerie, ni par l'effet d'un quelconque désir d'accomplissement personnel : il le fait *par pitié pour lui-même*. Il devient ainsi tout ce qui est, parce que rien ni personne ne mérite plus que lui sa bienveillance. Chaque fois qu'il scrute ses origines, il se juge perdu si l'attention n'est pas focalisée sur son existence. Pareillement, c'est sa propre déchéance qu'il sent chez les

autres, – et c'est alors *en eux* qu'il s'apitoie sur lui-même.

* * *

L'individu tire sa noblesse du combat acharné qu'il mène contre son mal intérieur, un combat sourd aux rafistolages de l'espoir. Vouloir l'amadouer par de caressantes paroles signifie aller à l'encontre de sa raison d'être ; il préfère, au sort vécu seulement à moitié, la rude saveur de la persécution. Vêtu de l'armure de l'incurable, il ne fuit pas les outrages du temps, les offenses des gens, ni l'indifférence des hauteurs. Il est hors du ciel et de la terre, prêt à affronter l'adversité sans recourir à de subtils faux-fuyants. Ennemi de lui-même et de la pourriture qu'il porte, comment esquiverait-il l'inimitié des temps quand il ne peut se dérober à celle qui l'habite ? Abhorrant la poésie des vaincus non moins que la prose des vainqueurs, tel l'astre méprisant ses orbites – il marche d'un pas assuré, insoumis aux sentiers battus, libre des indulgences du soleil. Nul éclat, qu'il soit éternel ou contemporain, ne souille sa pâleur – d'ailleurs, il se préfère froid et ténébreux, plutôt que ravalé au rang de satellite. Ses compagnons, ce sont les nuages ; à cette différence près que son ombre, elle, se dessine sur le ciel.

Il n'y a personne pour veiller sur sa destinée ; pas même le Malin. Car il n'est point de lieu à partir duquel celui-ci puisse l'entrevoir. Et comment l'apercevrait-il de l'intérieur de son âme – par les yeux de la damnation ?

* * *

J'ai souvent rompu, en pensée, le pacte qui me lie à la vie. Ecœuré par l'immense leurre de l'affairement humain, je haussais alors les épaules et capitulais face à l'évidence du rien. Pourquoi te soumettrais-tu aux credo, quand la nausée inspirée par les mortels te conduit vers des monastères vierges de tout ciel, en dehors de tout, au-delà de tous ? J'en ai assez de convertir le malheur en théorie, le trouble charnel en idée. L'habit, cette enveloppe du corps esseulé, s'est déchiré. Et, parmi les loques, le sang de l'âme quémandeuse ricane, sans colère. La vie est mensongère ! s'écrient les membres endoloris, cependant que leur plainte se mêle aux fumées de l'esprit et aux cendres du temps... L'être débusque des sources impures, auxquelles nos lèvres défunes ne peuvent s'abreuver ; les mélodies de la terre se heurtent sans écho à nos oreilles ; les images du monde, fichées en nos yeux vides, achèvent de s'enfoncer dans les ténèbres... Au fond de l'individu, le fantôme de l'amour se drape d'un deuil qu'il repousse.

Errant parmi les souvenirs, il accroît – de ce qui ne sera pas – son indicible amertume.

* * *

Aimer : pourrir de concert. Des viandes étrangères collées l'une à l'autre frissonnent lors de la rencontre charnelle. L'amour offre, à cette pâte de chair et d'âme qui lève, la jouissance de supplices par la voie du plaisir. En vain, il pare de gémissements l'invariable abjection : l'éruption sonore, accompagnée de sueurs, ne couvre pas l'insignifiance de cet événement sempiternel. Au fond du lit déjà, l'esprit revenu des grognements momentanés convoite le rêve d'autres tempêtes, d'autres voluptés, d'autres horizons... Il ne peut s'y élever, l'épuisement l'enfonce dans le vert-de-gris de l'étreinte prolongée. Il est vaincu par tous les cieux, par le mensonge dont il a hérité jusqu'à l'os. Honteux, ivre du parfum ambiant, il penche son front sur la chaleur de ce corps d'où l'âme s'évapore. L'étonnement de se perdre pour si peu l'accable, même si un soupçon de légèreté nimbe ses anciens désirs. Du souffle magnifique, l'amour n'est que le piège fatal.

* * *

Le doute mine les fondements du sang et fait de l'espérance une infamie du cœur.

Respirer – est-ce autre chose qu'un préjugé ? Nous perpétons quotidiennement notre souffle, car nous avons fermé les yeux sur le plus grand d'entre eux : la vie. L'existence fleurit durant les pauses de l'esprit ; de même la passion, quand la connaissance se fait ombre.

Poursuivre – *au moyen de la raison* – la fable de l'être et les inqualifiables péripéties de l'amour, cela requiert une dose infinie de folie. Par les veines exténuées de doutes, par le sang devenu étranger à l'être, le désir de cette gymnastique singulière monte et s'échauffe – à la stupeur du dégoût abstrait. L'orage sceptique et la femme avide de leurres se rencontrent : événement capital, que l'esprit ne saurait enfermer dans les archives ! Aux antipodes des catégories, soit d'absence, la sueur *est*. Unique argument valable contre la sagesse.

* * *

Si la femme était autre chose qu'une putain ou une sainte-nitouche, si l'amour n'était pas l'occasion d'une cruelle déchéance, sa puissance dédommagerait notre destinée du vide qui la condamne et dans lequel elle patauge. C'est une glissade dans l'insipide espace des instants identiques : une glissade que son intense fugacité rend plus

meurtrière, plus implacable que la tranquille absence de frissons qui affecte une existence éternellement étale. Amour signifie échec métaphysique : il nous permet certes de gravir les échelons qui mènent à l'essence, mais c'est pour mieux nous contraindre, ensuite, à redescendre plus bas. Un enrichissement de l'être que nous payons de manques, l'élargissement trompeur d'un moi trop souvent en quête d'absolus dérisoires. Qui regarde jusqu'au fin fond de l'amour – à l'instant même où il le vit – éprouve, à l'égard de la nature, un enchantement blessé par la pitié. En une si fugitive exception, toutes ses lois trouveraient-elles la confirmation de leur efficacité ? L'éternité des puissances cachées ne médite-t-elle donc pas de plus vivifiants sortilèges ? La nature elle-même ne serait-elle qu'un échec ? Pour n'avoir su inventer de plus durables vertiges, aurait-elle, avec l'homme, chuté de l'Absolu ? Lorsque nous enlaçons notre compagne – cette maudite moitié –, pourquoi est-ce notre propre désespoir que nous croyons étreindre ? Quel sens dissimule l'épilogue démystificateur des caresses ?

* * *

Revêts les haillons de la vérité ! Ni les bijoux du monde, ni les plaisirs qui étourdissent les silences de la sève ne sont pour toi. Avec la fierté d'une pourriture ou l'humilité d'un début de prière, emporte, sur les chemins du temps, ton étonnement comme ton écœurement ! L'univers bénit les traces que la lumière périlleuse de l'esprit désenchanté laisse à sa suite. Que tu sois dans une mesure, que tu sois dans un château, le même ciel nostalgique et désabusé s'étire au-dessus de ton cadavre ; la nuit, les mêmes étoiles de rêve, de dégoût. Suis l'exemple des détraqués antiques, qui rassasiaient leur savoir de préceptes fleurant le déclin ; apprends que l'absence de vérité est sainte – et que cette sainteté est l'auréole des penseurs crépusculaires. Comme eux, tu n'as point de place en ce monde, car tu n'as jamais goûté le bonheur d'être un autochtone, y compris dans tes moments d'oubli. Ton esprit sans foi ni loi, que pourrait-il bien puiser chez les modernes – ces citoyens philosophes, ces citoyens patriotes ? Les penseurs de la déficience contemporaine épousent l'indécence de leur époque. – Associe à ton apprentissage la délicate pudeur des Anciens sceptiques et cyniques, lesquels, par le doute ou l'insolence, recouvraient d'un voile leurs sentiments meurtris, pour les protéger du vulgaire !

* * *

Tu avais oublié ce que mourir signifie : soudain, tu le sais. Tel un crachin emplissant le monde, la mort remonte dans tes os, elle envahit tes nerfs, elle enveloppe ton sang de son souffle léger et revêt de soupirs les idées qui, dans ton cerveau, se figent. Quand elle te saisit entre quatre murs, tu l'étouffes sous l'oreiller et les couvertures, puis tu implores l'apparition d'un sommeil qui n'aurait pas de fin : ainsi tes peurs, à la faveur de quelque somnolence, s'interrompent parfois. – Mais lorsque, brusquement, elle se lève en ton corps, et que tu es dehors entouré de tes congénères, tu demeures interdit, bouche bée, effrayé par la perspective de l'irrévocable découverte. Dotée d'une force inouïe, elle surgit au beau milieu de paysages voués à conjurer l'ennui – dans les théâtres de la Cité, où la pétulance des comédiens montre la grimace essentielle de l'être. La distance qu'elle introduit en toi te précipite dans la fange transcendante de la douleur. D'ici, le monde te semble le spasme d'un mensonge malade ; les lois universelles, des pauses dans la folie – cependant que, sous la farce cosmique, le Tout-Puissant s'embourbe, ivre-mort de remords. Peut-être est-ce pourquoi flotte dans l'air un subtil vent de repentir, que le poumon et la terreur de l'homme absorbent, comme s'il s'agissait du parfum fatal de la Création.

* * *

Nos manques font notre force ; ne pas posséder nous endurecit. Notre possibilité d'avenir se nourrit directement du dégoût de la propriété. Lorsque la quantité d'actuel qui nous échoit peut être évaluée négativement, notre respiration est féconde, dangereuse, vigoureuse. Le ressort de la vie est tendu par le dynamisme de l'inaccompli, par un désir tenace, implacable, qui brûle la moelle et se propage – telle une flamme – jusqu'aux idées. Satisfait de ce qu'il a, de ce qu'il peut avoir et de ce qu'il aura : voilà l'homme mort. Toute grandeur est tributaire d'un élan vers l'intouchable. Celle de l'homme requiert le mépris du paradis. Rien ne diminue plus que l'aspiration au bonheur. La *Chute* elle-même n'est-elle pas une fuite vers la douleur ? Rechercher cette dernière représente l'unique richesse accessible parmi les hideurs de la créature. La vie est le tombeau originel dont nous sauve l'inquiétude nostalgique. Si nous n'étions poursuivis par un sanglant Autre Chose, nos pas s'enliseraient dans la glaise de la funèbre éternité, cette gloire affadie par la banalité et l'ennui, par l'identité putréfiée. Mieux vaut – par une larme – conduire notre existence à rebours, plutôt que de la paralyser par goût de la mesure ; bien plus : mieux vaut, par un blasphème, la tenir à l'écart de la loi de

l'être, plutôt que d'accorder notre confiance au moindre instant frappé d'insipidité. Quand on le compare à la tiédeur de l'Ici, le Nulle Part lui-même révèle une pulsation. C'est que nous vivons seulement de ce que nous ne sommes pas, de ce que nous nous interdisons.

Entre loisir et labeur, il nous faut choisir. La vie s'emploie à extraire de nos veines l'image du paradis et, en même temps, elle couche nos membres sur des ronces. Les traces de sang laissées par nos pas sont les seules preuves de notre existence. Avant d'avoir versé son ultime goutte, que le cœur mette fin à la folie qui le tourmente – et toutes nos tentatives n'auront été qu'une risible hâte. Nous blottir, alors, dans les recoins du ciel, à l'abri des credo ; démentir notre destinée, telles de pauvres créatures souffrantes et dénuées d'expérience : ce serait préférable ! La nostalgie de la rédemption n'est-elle pas le parfait reflet d'un destin qui s'essouffle ? L'absence de sort, c'est la peur de l'enfer, des flammes de l'enfer où le labeur paraît pur et où Sisyphe incarne l'héroïque esthète du supplice. Symbole qui témoigne du déchirement de l'homme, véritable dégoût de la finalité, divertissement offert par le désespoir pour assouvir son penchant à l'action. L'enfer est le théâtre du fait, la singulière coïncidence du sang et de l'inutilité – la rencontre de la vie avec elle-même.

* * *

Tout de même, quelqu'un ne devrait-il pas prier pour moi, lever ses mains jointes vers le ciel, toucher de ses doigts les ailes d'un ange pensif pour recueillir de lui la larme d'un bonheur abstrait ? La peur du Ver éternel me mène à des tombeaux érigés sur les cimes, alors que, désireux d'un au-delà funèbre, la soif de quelque limpide pourriture me ronge. Ensevelir ma moelle sous l'inexorable glaise – je ne le puis ; même si l'orgueil exige que j'incline mon front blessé devant les regards du rien transcendant. Je refuse que l'innocente gaieté d'une périssable fleur se repaisse de ma fin – je préfère que mon dernier souffle passe, tel un vivifiant zéphyr, sur une étoile défunte. J'ai trop aimé la terre pour ne pas sentir l'humiliation de vouloir m'y cacher. Il fut un temps où des ravissements vers l'éther se produisaient : d'invisibles êtres enlevaient alors les âmes harassées par le tumulte d'en bas, puis les déposaient, quelque part, dans une prière embaumée, là-haut... Mes os hurlent à la face des voûtes, écrasant le soupir perplexe de l'esprit, désarmant son irrésolution... Encore un pas – et je glisse dans cet à jamais, dont le seul effort consiste à broyer et le temps et l'âme.

* * *

Vivre exige une adresse à laquelle je ne peux prétendre : je ne dispose de talent et d'habileté que pour l'écume de la vie. Dès que j'essaie d'atteindre les profondeurs, je rencontre la mort. Hors le vernis des apparences, tout est maudite archéologie ; l'amour, en premier lieu. Il m'est seulement loisible de souffler dans le jeu de l'immédiat non-être. Serai-je sauvé par les lueurs du monde, ou bien l'abîme me dévorera-t-il ? Serai-je, tout compte fait, l'artiste de la superficialité, celui qui sait remplir d'un séillant tourment le contenu de l'existence ? Ou bien me détournerai-je de la surface des choses – pour me perdre ? Cette crainte de me disperser au sein de profondeurs qui me seraient fatales... Et cette respiration impossible dans les gouffres de l'être... Si je nage, je n'ai cependant de bras que pour les erreurs de l'écume ; de même, je ne porte de vêtements que par respect pour le rituel de l'apparence... Derrière celle-ci, je découvre la vérité, la mort, le vide.

* * *

Voici tout ce que l'on est en droit de faire de la vie : l'élever au rang d'un soupir intellectuel – ennoblir, d'une couronne abstraite, la vanité.

Mais quel signe de majesté accorder à l'amour, qui le puisse préserver du rictus et de l'ironie ? Quels titres, volés à des mondes plus purs, nous permettraient de lui pardonner ses vacillations, ses lamentations dépitées ? Nulle construction rationnelle ne voudrait revendiquer cette jérémiade souterraine. L'esprit contemple de trop loin l'enfantement furtif de l'indicible instant. Ne considère-t-il pas la mort elle-même comme la très immédiate conséquence d'une chaleur en déclin ? Et ne voudrait-il pas octroyer au rôle concret la dignité d'un silencieux concept ? En définitive, la raison vise à extirper toute voix de l'univers. Voilà pourquoi, incapables de choisir entre le monde et elle, nous joignons le mot au gémissement, confiant ainsi, à la sourdine de la pensée, nos pleurs.

* * *

Les rêves d'un sang trop éprouvé ont accentué ma fatigue, tout comme ceux d'un cœur oppressé par l'insensible frisson. Où puiserais-je encore la force d'extraire de mon corps les accords improbables que

réclame la nébuleuse souffrance qui m'anime ? J'aspire à quelque chose de pur, distinct de l'âme, – à un songe dépouillé de tout sentiment, à une raison devenue rêveuse. Je cherche la destruction formelle, l'anéantissement dans les prestiges canoniques...

Trouverai-je quelque part, au fond ou à la surface de l'esprit, les bases d'une grammaire des ruines intérieures ? L'ordre de la folie me paraît préférable au fardeau du sentiment. Dans l'espace des âmes, le cœur palpite pour protester contre l'horizon, inaugurant ainsi sa propre dissolution. Si du moins l'on découvrirait en lui une lézarde, par où perdre la certitude géométrique de sa fin... Sans points d'appui, tout glisse dans la débauche, vers le tombeau. Au premier chef, l'amour. Que n'a-t-il appris, de la musique, à discipliner sa désintégration ? Dépourvu de prétexte abstrait, il n'est qu'un exercice de transpiration d'une navrante précarité. Serons-nous capables de le régénérer par les sueurs de l'esprit, par le souffle d'une raison que la poésie éblouirait ?

Faudrait-il attribuer aux larmes l'auréole d'une faiblesse savante ? Même les pleurs, je les veux érudits. À l'aune de leur chute, je me réveillai de tous les sommeils de la vie, quoique paralysé par la peur d'une plainte candide... Je voudrais des larmes omniscientes, des essences infiniment lucides – de celles que l'on devine parmi l'invisible écoulement qui survit aux assoupissements défaits de l'amour.

* * *

Qu'est-ce que la vie ? Un jeu insensé, inventé par notre esprit toujours en quête de prétextes ; un souffle dans le rien, ressenti lorsque la folie s'apaise. Qui de nous a jamais rencontré une seule halte à l'existence, au beau milieu de cette agitation illusoire ? La tombe elle-même couvre sa fiction d'une dalle ; le cadavre est tout aussi infondé que l'être dont il procède.

Les frissons qui transpercent le corps pour le réveiller, pour inquiéter son absence coutumière, semblent des points d'exclamation inscrits sur le sommeil de la créature. Un mauvais rêve, ourdi par l'aveuglement du sang, traversé par les bagatelles imaginées par l'esprit pour prolonger artificiellement le cœur : telle est toute la réalité.

... Et toi, chercheur privé du moindre indice relatif à l'être, comment soulageras-tu ta fureur vide de réalité ? Jusqu'à quand révéleras-tu les règles du jeu ? La comédie ne connaissant pas d'intermède, tu n'as point de temps pour prier : dans la vibration du délire, tu ignores où quérir le repos.

Inscription sur une dalle imaginaire :

Ci-gît un homme qui ne connut jamais le repos. Né vagabond dans un monde étranger, ses pleurs furent une demeure ; sa débauche, un ciel ; ses anathèmes, une patrie. Un sillon de malheur foulé par les mortels avides de blasphèmes : sa course sans destin n'aura laissé que cela. Dans ses os, rien ne pourrait encore pourrir ; sa moelle, il l'a jetée jadis par-delà la fatalité, hors des entrailles de la création. Les vers ne sauraient se rassasier d'un corps déjà rongé par l'ennui – aussi attendront-ils une autre occasion... Et ce n'est certes pas cette âme qui leur permettrait de fuir les ténèbres.

Honnête voyageur, passe ton chemin ! À quoi bon t'arrêter... ralentir tes pas devant ce spectacle sans importance ?

* * *

Fragments d'une Esthétique :

Le déclin comme limite idéale du beau ;

les gouttes de sang diaphane les formes ;

le fébrile effort brisant les catégories ;

L'art comme suprême inutilité de la sueur ;

l'irruption de la débauche affolée dans le superflu de l'existence ;

L'expression comme outil de la fièvre pure ;

L'extase sensible comme rencontre entre un objet et un supplice parfumé d'inutilité ;

La poésie en tant qu'évanouissement dans le mot ;

la musique comme caresse sonore de la matière rendue folle par le vide ;

Etc., etc.

* * *

Notre résistance à la souffrance atteint sa limite dans l'effort que nous fournissons pour ne pas nous tuer. À ce stade, ni la raison ni la volonté ne sont plus décisives – seul compte le fait d'être *encore*. Nous ignorons pourquoi nous nous perpétons ; nous réalisons simplement que nous sommes toujours, malgré les instants où nous avons bien failli n'être plus.

Qui n'a pas envisagé d'attenter à ses jours et ne s'est pas échauffé sur le fil tendu entre les mondes – ne pressentira jamais l'accablement qu'inspire à l'âme la révélation du suicide, l'exilant vers les étendues défuntées.

Cette soif de pulvériser ton cœur – féroce interjection – exprimerait-elle la subite nécessité d'autre chose, au prix de ta vie même ? Serait-elle l'exagération douloureuse de ta peur de l'ennui quand, isolé soudain du troupeau des êtres, tu restes là, face à la nudité du monde ? Continuer à participer au néant ambiant relève pour toi de l'inconvenance qui transforme tes frissons en venin : désormais, plus rien ne te dédommagera d'avoir été.

* * *

Je sais parfaitement où l'esprit, les questions, les supplices et la poésie puisent leur épanouissement : dans le sentiment de l'impossible, dans le caractère inaccessible de ce qui est, dans ce que nul paysage visible ne saurait suggérer. Le charme de l'ignorance éventé, tout s'encrasse et se décatit au sein de cet univers moite, sinistre, où notre ennui musarde.

Alors, l'âme dépouillée de toute magie s'immisce dans l'espace : monotonies d'orgue, vastes motifs se comprimant puis s'épanchant au gré d'une alternance fatale, elle évoque un mélange de cathédrale désertée et de taudis en flamme. Dès l'instant qu'il a désappris le paradis du délicieux pressentiment, le cœur ne connaît plus d'entrave. Il *sait*, et, doté de pouvoirs diaboliques, il pousse plus loin l'amertume du sang devenu savant. Comment oserait-il accepter l'asile d'autres cœurs, quand l'amour emprunte l'impasse de ses propres battements ? Certaines lèvres, nées pour l'humide soupir de la nature, finissent par ne plus prononcer autre chose que des psaumes à la gloire du Diable. Ainsi démentent-elles l'amour.

* * *

Réclamer à la nature l'image des mers du sud et le sursis d'une seule saison – voilà à quoi s'emploie le désespoir coagulé au nord du cœur. J'ai épuisé mon corps en admirations et en découragements ; j'ai obtenu, au prix de trop d'émotions, la permission de respirer. Comment alimenter encore la carte des apparences, et cette force censée ranimer le tison du sentiment amoureux ? Serai-je, du moins, capable de pleurer ?

J'ai trop aimé la vie : je ne peux plus vivre ! L'idée même d'être en

vie m'a, par ses terribles joies, sidéré ; aussi n'ai-je su savourer de l'existence que le charme ou bien évanoui ou bien déchaîné. Souvent, le moi surgissait de l'horizon et me demandait, effaré : au nom de quoi la nature a-t-elle noirci de si généreuses passions ? À l'incompréhension de la pensée succédait, réponse inadéquate, un flot d'adorations. La tombe elle-même m'apparaissait comme le prolongement, dans la glaise, d'une soif impérieuse ; et le ciel, auquel l'esprit attache son appétit de destruction, me semblait abriter les prières et les extases de la malchance.

* * *

Lorsque la musique – ou la pitié, ou l'affliction – s'approche d'une âme affranchie, elle lance, sur les sommets du monde, un cri orageux : elle entonne ainsi la note de son dénouement. C'est l'ultime gaspillage d'un trop-plein, le chant d'un jardin arraché aux saisons, la fuite devant quelque fleur déracinée. C'est un son qui broie sa sève pour se consoler de l'ici-bas... La vie ? Une mélodie d'anachorète fatigué par la grâce mais les yeux rivés au loin... Elle est notre unique refuge entre le début et la fin : un vacarme qui sépare deux silences. Elle est, en somme, le soupir transcendant que pousse la nature effrayée par ses limites. Quant à nous, créatures malséantes, nous sommes voués à tomber dans cette éternité dont, dès son premier vagissement, notre sang portait l'empreinte. Qu'est-ce donc que l'homme ? – L'instrument bruyant ou muet d'une terrifiante merveille.

* * *

Peut-on imaginer meilleure lumière jetée sur l'essence de l'amour, que ces formes surgies de l'enivrante rencontre entre un homme et une femme ? Elles ressemblent aux monuments funéraires, à l'extase pétrifiée des pleurs. Le genre de combinaison à laquelle aboutit la géométrie délicate des enlacements importe peu : secondés par les yeux, les membres composent le symbole même de l'unité – celui d'un tombeau biplace. C'est au creux de l'alcôve du temps que se déroule la répétition générale de la mise en bière. Des cuisses et des seins – quelle aubaine, pour qui veut pressentir l'inéluctable séparation ! Combien de tombes ai-je observées dans les cimetières, sous le soleil ou la brume, en songeant au couple humain !

Peut-être est-ce pour cela que, face à l'amour, l'attendrissement et le cynisme, tour à tour, s'imposent. Si la possibilité d'une disparition

instantanée dilue d'abord l'orgueil de notre solitude, la raillerie, ce rire cruel de la déconvenue, ne tarde pas à se venger des souffrances infligées au cœur. Un sépulcre au beau milieu du paradis – telle est la volupté. Le regard rivé vers Tailleurs, l'esprit oscille – comme tout ce qui advient sur terre – entre affection et ricanement, dans la vérité de l'équivoque.

* * *

En amour, tout s'efface. La mémoire ne préserve le vestige d'aucune étreinte, d'aucune exclamation fortuite. L'ébauche d'une pensée quelconque, la formule d'un étonnement qui ne l'est pas moins – voilà tout ce qui subsistera de ces ardeurs naguère foudroyantes ou soutenues. Un paradoxe occasionnel survit au plus douloureux des soupirs, car il relève de cette tension, étrangère à la réalité, qui se cache au fond de la sensibilité – cette tension dont le rôle est de conserver la simple représentation de l'éblouissement où fut plongée notre partenaire de luxure. Le mot est le maître de l'homme : il triomphe de la chaleur momentanée. Nous avons oublié les yeux qui ravirent notre sort – et pourtant nous nous ingénions à revigorer, au moyen d'un alphabet exsangue, nos pauvres frissons.

Des grandes passions ne demeure que l'expression verbale, car la cendre de l'esprit dure plus longtemps que celle du corps. Et lorsque ce dernier n'a plus l'opportunité de s'animer, le moindre bredouillage chargé d'images poussiéreuses suffit à raviver en lui la folie de l'émoi voluptueux.

La présence de l'amour désarçonne l'esprit, et anémie son discours : de cette géniale illusion, la passion, nous ne préservons que des bribes de pensées, insipides jusqu'à la tristesse. Alors, déçu, on s'interroge : est-ce là tout ce dont nous avons été capables ? Quand le corps paraissait dominer le monde, comment se fait-il que l'esprit n'ait pas su forger de commentaires plus pertinents ? Cette compagne, n'a-t-elle donc entrevu, dans la paresse infinie qui succède à la sueur, aucun sujet d'étonnement propre à flatter notre besoin d'intelligence ?

... Nanti de quelques pensées en miettes, ainsi finit-on par se consoler de l'extase qui, durant un instant, a permis au mensonge de se jouer de notre destin.

* * *

La musique ? Sonorité des larmes... L'amour ? Volupté des lamentations charnelles...

Quand, à l'approche d'une femme, le feu gronde en nous – nous savons très bien que notre souffrance réclame, non pas son âme, mais le foyer provisoire de son corps. En nous, l'âme déborde déjà ; n'en fût-on pas rassasié qu'un sonnet ou une sonate nous comblerait au-delà de toute attente... Et si ceux-ci n'y suffisaient encore point, il nous resterait les solitudes, la profusion contagieuse de leur souffle intérieur... Rien, en revanche, ne compense l'absence de cette chair dont nos frissons sont épris. L'idée qu'un autre puisse salir l'unique objet de notre envie nous tourmente plus que l'aliénation de son improbable cœur. La jalousie est un hommage rendu à la substance éphémère – et absolue – de la femme. Si nos bras enserrant jusqu'à la suffocation ses mortels appas, c'est que leur vulnérabilité nous désespère, c'est que nous pressentons l'imminence de leur décomposition. Chaque enlacement nous semble le dernier, – le propre de la chair étant d'échapper toujours. D'ailleurs, il n'est pas d'amour capable de la sauver... L'individu se laisse envahir par le cruel désir d'être las, comme s'il voulait s'expulser de son incurable temps. Les nuits passionnées donnent l'illusion d'avoir dépassé le monde – quand le réveil dévoile brusquement les objets, puis le temps, puis les hommes. Et nous qui pensions ne plus nous commettre avec les êtres... Mais l'éviction de l'univers sonore n'est-elle pas tout aussi déchirante ? L'essence lacrymale de l'amour, de la musique...

Soit l'amour et la musique posent sur l'avenir une dalle scellant notre bonheur ; soit, par la cruauté de leur charme, par la jouissance qu'ils nous procurent, ils poignent de ces armes notre espérance. Aucun soupir musical ou amoureux ne me fit jamais accroire que le sort pût nous permettre de bénéficier de l'hospitalité du temps. La volupté supprime plutôt le cortège des instants qui se déploient vers l'horizon ; elle est l'agent de notre anéantissement dans une plénitude qui ignore l'espoir. Les enchantements sublunaires n'ont pas d'issue ; ils sont des pièces aux portes verrouillées ; des monades qui expirent en douceur ; les rayons aveuglants d'une lumière étrangère à l'espace. Sur le terreau évanescant de telles délices, notre esprit n'est plus qu'une fumée qui s'élève du corps ; et nos sens, la cendre chaude d'un univers calciné. Que subsiste-t-il alors de l'opiniâtreté du moi ? Une palpitation abstraite, et comme une ironie à l'égard des ardeurs poussives qui font du cœur le simple outil d'un formidable échec.

Rien ne survit à l'amour, hormis le regret de lui survivre. Regret accentué par l'amour de la musique.

1 Selon le témoignage de Stefan Baci, qui fut l'un des élèves de Cioran.

2 Si l'on excepte le cas particulier de son *De La France*, composé en 1941 et resté inédit jusqu'en 2009.

3 Cioran avait d'abord envisagé d'intituler son livre *Breviar patimas* ; puis il choisit *Îndreptar patimas*.

4 Antoine Berman, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Editions du Seuil, Coll. « L'ordre philosophique », 1999.

5 Mélancolie, *spleen*.